SOCIÉTÉ DE
PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES
sous la direction de MARIO ROQUES

XXVI

KARL STRECKER

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU LATIN MÉDIÉVAL

Traduite de l'allemand par

PAUL VAN DE WOESTIJNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND

Troisième édition revue et augmentée



LILLE
LIBRAIRIE F. GIARD
2, rue Royale

GENÈVE
LIBRAIRIE E. DROZ
14, rue Verdaine

MCMXLVIII

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

M. Paul van de Woestijne nous fait l'honneur de nous demander une préface à l'excellente traduction française, qu'il a procurée, de l'*Einführung in das Mittellatein* de M. Karl Strecker. Nous croyons ne pouvoir mieux répondre à ce désir qu'en soulignant quelques-uns des mérites essentiels de cet ouvrage.

Le philologue et l'historien qui pratiquent les auteurs latins médiévaux, sont souvent arrêtés, embarrassés ou intrigués par les particularités de la langue, du style et, lorsqu'il s'agit de poésie, par la métrique ou le rythme de leurs textes. Sans doute, il existe sur plusieurs sujets relevant de ces domaines d'étude, des travaux, parfois des livres importants. La grande difficulté est de les découvrir, de connaître leurs mérites, leurs caractères propres. Pour s'y retrouver il fallait un guide et ce guide, le savant professeur de Berlin nous l'a donné.

Précieux, il l'est pour tous. Mais il doit être tenu pour une véritable providence par les débutants, par ceux qui commencent l'étude des textes médiévaux. Ces jeunes travailleurs seront, d'ailleurs, particulièrement reconnaissants à M. Strecker, de leur avoir donné plus qu'un simple répertoire bibliographique : une véritable initiation. Sur la plupart des grandes questions, on trouve dans l'*Einführung* quelques données positives de fond, précises et sobres, telles que seul un grand maître pouvait en fournir. Nous attirons spécialement l'attention, à cet égard, sur les renseignements concernant le vocabulaire, la prosodie, l'orthographe, la morphologie, la syntaxe. En les parcourant, on appelle de tous ses vœux l'histoire de la langue latine au moyen âge qui nous manque cruellement et que M. Strecker serait si bien à même d'écrire.

En vrai savant, l'auteur n'a eu garde d'omettre les lacunes, les « trous » existant dans notre information. Puissent les jeunes érudits, à qui M. van de Woestijne a eu l'heureuse idée de rendre l'*Einführung* de M. Strecker plus accessible, aider à les combler.

Les études de latin médiéval, florissantes jusqu'ici surtout en Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis, connaissent en ce moment en France, en Belgique, en Grande-Bretagne — où quelques personnalités isolées les avaient déjà pratiquées avec éclat —, une faveur particulièrement grande. C'est dire que la traduction de M. van de Woestijne vient à son heure. Il est à souhaiter que tous les étudiants qui suivent les cours d'« explication de textes latins du moyen âge » et de « latin médiéval », mis au programme de nos Universités par la

loi de 1929, aient en main le Strecker-van de Woestijne. Il deviendra immanquablement un de leurs livres de chevet.

François-L. GANSHOF.

Gand, le 25 mars 1933.

NOTE DU TRADUCTEUR

La présente traduction est basée sur le texte de la troisième édition de l'*Einführung in das Mittellatein* de Karl Strecker (Berlin, Weidmann, 1939). La bibliographie, qui, dans l'original, compte une majorité de travaux allemands, a été élargie par nos soins [1]. Nous avons cherché surtout à donner des indications de base ; aussi le spécialiste qui s'étonnerait d'y voir figurer tel ouvrage plutôt que tel autre, voudra bien ne pas perdre de vue que l'opuscule que voici s'adresse à des débutants qui trouveront dans les répertoires bibliographiques usuels tous les renseignements que nous ne pouvons leur fournir ici.

ABRÉVIATIONS

A. h. = Analecta hymnica medii aevi.
ALL = Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik.
ALMA = Archivum latinitatis medii aevi.
GGN = Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philosophisch-historische Klasse.
HVJ = Historische Vierteljahrschrift.
JAW = Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft.
MGH = Monumenta Germaniae Historica.
NA = Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde.
NE = Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques.
PAC = Poetae latini aevi Carolini.
PAO = Poetae latini aevi Ottonici.
REL = Revue des Etudes Latines.
RF = Romanische Forschungen.
SB = Sitzungsberichte der Akademie..., Philos.-histor. Klasse.
SP = Speculum, a Journal of Mediaeval Studies.
SS = Scriptores.

---

[1] Notre savant collègue M. Fr.-L. Ganshof a bien voulu dépouiller pour nous à Londres diverses revues actuellement introuvables en Belgique. Qu'il veuille trouver ici l'expression de notre bien vive gratitude.

Depuis quelques années la curiosité à l'égard du latin médiéval s'est considérablement accrue. La légende des « âges gothiques » perd tous les jours un peu plus de terrain ; on commence à voir que l'idée est peu fondée, l'attitude, peu scientifique, de tenir pour décadente la langue qui, pendant tant de siècles, a été le véhicule de toute une civilisation. On s'est aperçu qu'elle était la clef d'une riche littérature, qu'elle ne pouvait pas rester l'apanage d'un cercle restreint de spécialistes et qu'il convenait d'en répandre la connaissance. Dans la joie de la découverte et par l'effet d'une réaction heureuse, on en est arrivé bientôt à enseigner le latin médiéval à côté et au même titre que le latin classique.

L'innovation était trop brusque pour ne pas se heurter à quelque difficulté. On s'est attaché à l'étude du latin du moyen âge avec une préparation insuffisante, en se figurant qu'une certaine connaissance du latin classique pouvait tenir lieu de toute autre étude préalable. C'était perdre de vue que cette discipline nouvelle devait être organisée à l'instar des disciplines plus anciennes : on semblait ignorer que le latin médiéval devait être *étudié* tout comme le latin classique, avec lequel il ne pouvait se confondre, et devait par conséquent faire l'objet d'une philologie spéciale. Il en est résulté un fâcheux dilettantisme.

Ce sont les besoins de l'enseignement qui ont dénoncé ces trop nombreuses erreurs. Comment répandre l'étude du latin médiéval, comment lire et expliquer les textes du moyen âge, sans posséder une base solide et les moyens de l'acquérir ? Depuis longtemps déjà s'était fait sentir le besoin d'avoir un guide sûr, un vade-mecum concis, et qui fournit assez de renseignements bibliographiques pour être d'une aide constante. C'est ce qui nous a amené à composer l'*Introduction à l'étude du latin médiéval* que voici ; nous ne l'avons fait qu'après mûre réflexion, et non sans hésitation : à lire le présent opuscule, on se rendra compte de la difficulté qu'il y avait à embrasser une si vaste matière, et à dire tant de choses en un nombre de pages si restreint. Nous adressant d'autre part à ceux qui veulent acquérir une vue d'ensemble de la philologie latine médiévale, nous avons fait de notre *Introduction* un traité élémentaire, visant uniquement à être pratique et utile.

Sans doute l'étude du latin médiéval a-t-elle des fins plus larges [1].

---

[1] Voyez P. LEHMANN, *Aufgaben und Anregungen der lateinischen Philologie des Mittelalters* (dans les SB. d. Bayer. Akademie der Wissenschaften, 1919) ; E. FARAL,

Aussi n'est-ce pas sans raison que des savants comme WILHELM MEYER et LUDWIG TRAUBE [1] ont consacré toute une vie de recherches à mettre la langue médiolatine dans sa vraie lumière ; les premiers ils ont montré tout l'intérêt que présentait cette étude nouvelle, ainsi que la nécessité de la pratiquer d'une façon scientifique.

Nous avons dit plus haut que le latin est resté le véhicule de la culture pendant tout le moyen âge, si bien que toutes les disciplines — philologie romane, philologie germanique, histoire, théologie — qui doivent puiser sans cesse aux sources médiévales, ont entraîné à leur suite l'étude de la langue médiolatine. Mais, cette étude, elles l'ont subordonnée à leur activité propre ; elles en ont sousestimé les difficultés, de sorte que l'idée est née que la philologie du moyen âge était un domaine ouvert à tous et où tous pouvaient briller. Et pourtant, on ne peut assez insister sur le fait que le latin médiéval n'est pas qu'une science auxiliaire, mais bien une discipline indépendante et qui doit être étudiée au même titre que les autres branches du savoir. L'étude de la médiolatinité, basée sur une solide culture classique, doit être, elle aussi, spécialisée [2].

Cette conception n'a pas encore gagné tous les esprits. Aussi n'est-il pas rare, même de nos jours, de rencontrer des éditeurs de textes du moyen âge s'imaginant pouvoir éditer ces textes autrement que l'on édite un texte classique. Cette absence de méthode fait que nous trouvons dans ces éditions des tours de phrases, des explications de mots et même de passages entiers, qui montrent d'évidence que l'éditeur n'a rien compris à sa tâche. Le procédé est commode : ce que l'on ne comprend pas — même ce qui appartient proprement au latin médiéval — on le qualifie de « licence » ou de « liberté de style ». Tout le mal provient de ce que l'on étudie les monuments du moyen âge en les sortant de leur cadre réel et de ce qu'on les juge sans tenir compte des règles organiques qui régissent la langue dans laquelle ils sont écrits.

C'est la recherche de ces règles et leur codification qui est et doit être le but principal de la philologie du moyen âge ; c'est cette étude qui en fait le principal intérêt. Ajoutons qu'elle s'impose : à qui veut étudier le latin médiéval se présentent à tous coups des problèmes nouveaux qui demandent à être résolus.

Il va sans dire que la lecture des textes est à la base de l'étude du latin médiéval : on n'en lira jamais assez, mais qu'on prenne soin

---

L'orientation actuelle des études relatives au latin médiéval (REL, I, 1923, pp. 26-47) ; P. RUMPF, *L'étude de la latinité médiévale* (Archivum romanicum, IX, 2-3, 1925 ; cf. E. FARAL dans la REL IV, 1926, p. 141 et suiv.) ; W. STACH, *Mittellateinische Philologie und Geschichtswissenschaft* (HVJ, XXXVI, 1936) ; S. HELLMANN, *Das Problem der mittellateinischen Philologie* (HVJ, XXIX, 1934). — *N. d. tr.:* On pourra voir également l'étude dans laquelle E. FRANCESCHINI fixe les buts et les limites de la philologie médiolatine (dans l'*Annuario dell'Università Cattolica del S. Cuore*, 1938-39, pp. 61-81), ainsi que les exposés récapitulatifs et les suggestions relatives au latin médiéval présentés par J. MAROUZEAU dans la REL (I, p. 26 ; III, p. 129 ; V, p. 126 ; VI, p. 29 ; IX, p. 33 ; X, p. 42 ; XI, p. 244 ; XIII, p. 35 ; XIV, p. 254 ; XV, p. 42 ; XVI, p. 46, 277 ; XVIII, p. 44, etc.). En ce qui concerne les progrès réalisés au cours des vingt dernières années dans le domaine de la philologie latine médiévale, voyez R. BOSSUAT, *Aperçu des études relatives au latin médiéval* (dans le *Mémorial des études latines*. Paris, 1943, pp. 256-270).

[1] Voir K. LANGOSCH, *Wilhelm Meyer aus Speyer und Paul von Winterfeld, Begründer der mittellateinischen Wissenschaft*. Berlin, 1936 (avec bibliographie). Sur l'œuvre de TRAUBE, on consultera l'étude de S. HELLMANN citée plus haut. *(N. d. tr.)*

[2] Voyez W. MEYER, *Fragmenta Burana*. Berlin, 1901, p. 184 et suiv.

de les choisir judicieusement, s'élevant du plus facile au plus ardu. La marche à suivre nous paraît être la suivante : on débutera par la lecture de textes de la période des Othons ou de la période carolingienne, pour passer, après cette première prise de contact, aux écrits des XIIe et XIIIe siècles. La compréhension de l'évolution historique du langage sera facilitée par l'étude approfondie de la littérature précarolingienne.

Quels textes lira-t-on de préférence ? Nous croyons qu'il convient d'attirer avant tout l'attention des débutants sur ce que le moyen âge a produit de plus original : par exemple, la littérature de légendes et d'*Exempla*, la poésie rythmique tant religieuse que profane [1]. Il va sans dire que tous ces textes n'offrent pas le même intérêt ; un choix s'impose, et plus particulièrement pour ce qui regarde la poésie. Ainsi, bien des poèmes des *Carmina Burana* [2] que l'on trouve dans la plupart des anthologies et qui ne méritent vraiment pas la place d'honneur qui leur y est communément réservée, pourront être laissés de côté sans dommage. D'autre part, on ne manquera pas de familiariser les débutants avec la *Séquence* [3], pour autant que ces poèmes soient à leur niveau ; on leur apprendra de même à connaître le *drame :* le *Ludus de Antichristo* [4] nous paraît tout indiqué ; quant aux pièces de Hrotsvitha [5], seule l'expérience nous apprendra si elles sont susceptibles d'offrir quelque intérêt pour l'enseignement.

Dans le domaine de la poésie épique, ce chef-d'œuvre de l'épopée médiévale qu'est le *Waltharius* [6] nous semble devoir être tiré hors de pair ; l'*Ecbasis Captivi* [7], l'*Ysengrimus* [8] et le *Ruodlieb* [9] sont d'une lecture fort ardue et risquent de rebuter les jeunes médiolatinistes. Aux professeurs de juger s'il convient de lire quelques écrits de l'époque carolingienne, comme des extraits d'Ermold le Noir *(Ermoldus Nigellus)* [10], le *Carmen de Carolo et Leone Papa* d'Angilbert, la *Visio Wettini* de Walahfrid Strabon — cette première ébauche de la *Divine Comédie* — ou encore quelques fables (*MGH*, *PAC*, t. I et II). On s'initiera à la poésie du XIIe siècle en lisant, entre autres, des

---

[1] Cf. *infra*, pp. 59 et 60-62.

[2] Edition insuffisante de J. A. SCHMELLER (Stuttgart, 1847 ; dernière réimpression en 1938) ; nouvelle édition critique, en cours de publication, de A. HILKA et O. SCHUMANN, *Carmina Burana. Mit Benutzung der Vorarbeiten Wilhelm Meyers kritisch herausgegeben*. I. Band : Text : 1. Die moralisch-satirischen Dichtungen ; 2. Kommentar. — 1. Band : Text : 2. Die Liebeslieder. Heidelberg, 1930-41. En préparation : II. *Trink- und Spielerlieder, geistliche Dramen Nachträge.*

[3] Cf. *Analecta hymnica medii aevi* herausgegeben von G. M. DREVES, Cl. BLUME u. H. M. BANNISTER, Leipzig, 1886-1922 ; tomes 53 et 54 édités par Cl. BLUME.

[4] Ed. Fr. WILHELM, 1912 ; cf. *infra*, p. 47.

[5] *Hrotsvithae Opera* rec. et emend. P. von WINTERFELD. Berlin, 1902 ; *Hrotsvithae Opera* denuo ed. K. STRECKER. Leipzig, 1930. — *N. d. tr.:* Le théâtre de Hrotsvitha, dont la latinité a été étudiée par M. RIGOBON (Padoue, 1932), a été traduit en français par Ch. MAGNIN (Paris, 1845) ; les poèmes de la nonne de Ganderscheim ont été édités, traduits et commentés par M. G. WIEGAND (St-Louis, Miss., 1936).

[6] *Ekkehards Waltharius*, éd. K. STRECKER. Berlin, 1924.

[7] L'édition vieillie de l'*Ecbasis* de E. VOIGT (1875) est remplacée par celle que K. STRECKER a publié en 1935 (MGH. SS. rerum German. in usum schol. separatim editi).

[8] *Isengrimus*, éd. E. VOIGT. Halle a. S., 1884.

[9] Ed. F. SEILER, 1882. La latinité du *Ruodlieb* a été étudiée par OTTINGER dans la HVJ, XXVI, 1931, p. 449 et suiv.

[10] L'œuvre d'Ermold le Noir a été éditée et traduite par E. FARAL dans les *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*. Paris, 1932 *(N. d. tr.)*.

fragments du *Brunellus* de Nigel de Longchamp *(Nigellus Wireker)* [1]; quant à l'*Alexandréide* de Gauthier de Châtillon [2], le livre classique par excellence pendant tout le moyen âge, on pourra la laisser de côté sans scrupule.

Bien qu'on la lise beaucoup, la *Vita Karoli* d'Eginhard [3] n'offre à notre sens qu'un intérêt restreint ; les questions que soulève cette biographie sont peu faites pour des débutants : une traduction [4] satisfera pleinement ceux qui désirent la lire pour les renseignements historiques qu'elle contient. L'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre [5], les *Gesta Karoli* de Notker le Bègue *(Balbulus)* [6], la *Relatio* et l'*Antapodosis* de Liudprand [7], les *Chroniques* et les *Gesta Friderici* d'Othon de Freising [8] contiennent des pages que nous croyons bien plus intéressantes. La lecture d'une *vie* de peu d'étendue, comme la *Vita Anskarii* de Rimbert [9], la *Vita Heinrici IV* ou encore la *Vita Bennonis* [10] nous semble pouvoir être également recommandée. La littérature épistolaire de l'époque carolingienne offre, elle aussi, nombre de textes attachants ; on pourra lire les *Lettres de saint Boniface* (MGH, Epistolae selectae, t. I, éd. M. TANGL, 1916) ou encore le *Recueil de Tegernsee* (Fromond) (MGH, Epistolae selectae, t. III, éd. K. STRECKER, 1925) [11]. La littérature narrative des XIIe-XIIIe siècles est également fort curieuse. Citons le *Dialogus miraculorum* de Césaire d'Heisterbach [12], les *Libri miraculorum* du même auteur [13], la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse [14], ou encore le *Dolopathos* de Jean de Haute-Seille *(J. de Alta Silva)* [15].

---

[1] Cf. *The Anglo-Latin satirical Poets and Epigrammatists of the twelth century* ed. by Th. WRIGHT. Londres, 1872, I, p. 3 et suiv. — *N. d. tr.* : Une nouvelle édition du *Burnellus*, de la main de J. H. MOZLEY, était annoncée en 1939. La latinité de Nigel de Longchamp a été étudiée par MOZLEY dans ALMA XIV, 1939, pp. 5-22.

[2] Cf. *M. Philippi Gualteri ab Insulis dicti de Castellione Alexandreis* rec. F. A. W. MÜLDENER. Leipzig, 1863. — *N. d. tr.* : L'édition de l'*Alexandréide* reste à faire, le travail de Müldener, devenu d'ailleurs introuvable, étant notoirement insuffisant.

[3] Ed. HOLDER-EGGER, 1911 ; nouvelle édition, avec traduction, de L. HALPHEN, dans les *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*. Paris, 1923 ; 2e éd., *ibid.*, 1938.

[4] Cf. la note précédente ; traduction allemande de ABEL-TANGL, 1920.

[5] Cf. MGH. SS. rerum Langobardicarum éd. G. WAITZ, 1878, p. 12 et suiv.

[6] Ed. MEYER VON KNONAU, 1920. — Une traduction allemande de ce texte, de la main de K. BRUGMANN, a paru dans la *Inselbücherei*, n° 114.

[7] Ed. J. BECKER, 1915.

[8] *Chronica*, éd. A. HOFMEISTER, 1912 ; *Gesta Friderici*, éd. B. von SIMSON, 1912.

[9] Ed. G. WAITZ, 1894.

[10] *Vita Heinrici IV*, éd. EBBERHARD, 1899 ; *Vita Bennonis*, éd. H. BRESSLAU, 1902.

[11] La correspondance de Loup de Ferrières, éditée et traduite par L. LEVILLAIN (Paris, I-II, 1927-35), mérite, elle aussi, de retenir l'attention. La latinité de Loup a été étudiée par Ch. SNIJDERS, *Het Latijn der Brieven van Lupus van Ferrières, Middeleeuws Humanist*. Amsterdam, 1943 *(N. d. tr.)*.

[12] *Caesarius Heisterbachensis... Dialogus Miraculorum* éd. J. STRANGE. Cologne, 1851. — Morceaux choisis dans E. HERKENRATH, *Mittelalterliches Leben nach Caesarius von Heisterbach*, 1927.

[13] Edition vieillie de A. MEISTER, 1901 ; nouvelle édition de A. HILKA, *Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach*. Bd. 1 : Exempla und Auszüge aus d. Predigten von Caesarius von Heisterbach ; Bd. III : Die beiden ersten Bücher der Libri VIII Miraculorum, 1933-37. — Le volume II, qui devait contenir le *Dialogus Miraculorum*, n'a pas paru.

[14] Cf. *Die Disciplina Clericalis des Petrus Alfonsi* hrsg. von A. HILKA und W. SÖDERHJELM. Heidelberg, 1911.

[15] Ed. A. HILKA, 1913. — L'expérience seule pourra nous apprendre si ces auteurs offrent quelque intérêt pour l'enseignement ; voyez les remarques formulées à ce sujet par W. KNÖGEL dans la *Monatsschrift für höhere Schulen*, 1921, p. 203 et suiv., et par K. DÜRR dans les *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung* (éd. par J. Ilberg), I, 1925, p. 793 et suiv.

Signalons enfin tout l'intérêt que présente pour le débutant — qui y trouvera, outre de précieux renseignements bibliographiques (jusqu'en 1911), un exposé systématique de la matière — l'*Einführung in die lateinische Philologie des Mittelalters* de LUDWIG TRAUBE (Vorlesungen u. Abhandlungen, vol. II, éd. P. LEHMANN, 1911).

Enfin on trouvera un choix de textes dans la chrestomathie de Ch. H. BEESON, *A Primer of mediaeval Latin. An anthology of prose and poetry* (Chicago, 1925) et dans le *Mittellateinisches Lesebuch* de H. WATENPHUL (Bielefeld-Leipzig, 1927) [1]. L'ouvrage de Watenphul est particulièrement précieux pour le commentaire abondant et les listes de mots qu'il contient ; il faut cependant lui préférer dans un certain sens l'anthologie de Beeson, dont l'introduction grammaticale est on ne peut plus utile, car — nous ne pourrions assez insister sur ce point — une initiation grammaticale solide doit être à la base de l'étude du latin médiéval.

[1] Outre les recueils de Beeson et de Watenphul, on pourra recourir aux nombreuses anthologies parues depuis 1927. On les trouvera mentionnées dans l'*Année Philologique* publiée par J. Marouzeau (1928 et suiv.), sous la rubrique *Auteurs et Textes : Mediaevalia.* Qu'il nous soit toutefois permis de signaler ici un ouvrage belge trop peu connu, les *Morceaux choisis de prosateurs latins du moyen âge et des temps modernes* de Paul THOMAS (Gand, 1902), ainsi que l'utile *Recueil de textes historiques latins du moyen âge* (Textes narratifs, VIIe-XIIe siècle) composé par A. BOUTEMY (Bruxelles, 1943) et les *Stromata mediae et infimae latinitatis* recueillis par J. GESSLER (Bruxelles, 1944) *(N. d. tr.)*.

LE LATIN MÉDIÉVAL

Le latin du moyen âge doit être étudié dans son évolution historique. Le latin classique n'a pas cessé certain jour d'exister pour être remplacé le jour même par un autre latin, le latin médiéval. Le latin du moyen âge est au contraire la continuation normale du latin classique, dans la forme évoluée qu'il affecte chez les écrivains de la basse latinité. Nombre de choses que l'on croit être des particularités du latin du moyen âge se retrouvent en effet déjà dans les écrits de ces auteurs ; citons, entre autres, l'emploi de *proprius* pris dans le sens du pronom possessif et de *tanti* à la place de *tot*. Il va donc sans dire que l'étude du bas latin est à la base de celle du latin médiéval. Parmi les ouvrages les plus importants que l'on pourra consulter à ce sujet, citons : E. LÖFSTEDT, *Beiträge zur Kenntnis der späteren Latinität* (Upsal, 1907) ; le *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae* (Upsal, 1911 ; 3e éd., 1941) du même auteur [1] ; A. H. SALONIUS, *Vitae Patrum. Kritische Untersuchungen über Text, Syntax und Wortschatz der spätlateinischen Vitae Patrum* (Lund, 1920) ; F. BLATT, *Sprachwandel im Latein des Mittelalters* (in *HVJ* 28, 1933, pp. 22 et suiv.) ; E. LÖFSTEDT, *Syntactica. Studien und Beiträge zur Historischen Syntax des Lateins* (Lund, t. I. 1942 (2e éd) ; t. II, 1933) ; E. LÖFSTEDT, *Vermischte Studien zur Lateinischen Sprachkunde und Syntax* (Lund, 1936) [2]. De nombreuses contributions à l'étude de la basse latinité se trouvent éparses dans l'*Archiv für Lateinische Lexikographie und Grammatik* dirigé par E. WÖLFFLIN (Leipzig, I-XV, 1884-1908) et dans la revue *Glotta. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache* (Göttingue, depuis 1909). L'excellent ouvrage de B. LINDERBAUER, *Sancti Benedicti regula monachorum* (Metten, 1922), qui contient, outre une importante étude sur la langue de saint Benoît, d'amples renseignements bibliographiques, sera consulté avec fruit.

A côté du bas latin, dont il a fortement subi l'empreinte, se trouve le latin de l'Eglise. Celui-ci est en outre grandement influencé par la

[1] Le texte de la *Peregrinatio* a été édité par W. HERAEUS dans la *Sammlung vulgärlateinischer Texte* publiée par W. HERAEUS et H. MORF (Heidelberg, 1929, 3e éd.). Un *Lexicon Aetherianum*, de la main de W. VAN OORDE, a paru à Amsterdam en 1929. — Il ne convient pas de passer ici sous silence l'ouvrage de ERIK TIDNER, *Sprachlicher Kommentar zur lateinischen Didascalia Apostolorum* (Stockholm, 1938), qui est, lui aussi, fort important pour la connaissance du bas latin *(N. d. tr.)*.

[2] A côté des *Vermischte Studien* de Löfstedt, on ne manquera pas de voir également les *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Upsal, 1943) de DAG NORBERG, ainsi que les *Beiträge zur spätlateinischen Syntax* (Upsal, 1944) du même auteur *(N. d. tr.)*.

langue de la patristique (entre autres Tertullien, saint Jérôme et saint Augustin) [1] et par celle de la Bible. La Bible, elle, se trouve sous l'influence de la version des Septante, traduction sur laquelle a fortement déteint le texte hébraïque. Ceci pour la *Vulgate* [2]. Quant à l'*Itala* (traductions latines de la Bible antérieures à saint Jérôme), elle est en plus d'un endroit empreinte de vulgarismes (Cf. le *Codex Lugdunensis*, éd. U. ROBERT, 1881 : *Pentateuchi versio latina antiquissima*) [3]. C'est de la Bible et des écrits des Pères de l'Eglise que proviennent la plupart des mots grecs que nous rencontrons dans le latin médiéval (par exemple *anathema*, *baptizare*, *diaconus*, etc.) ; d'autres vocables, comme *butina* = cuve ou *polis* = ville, s'y sont introduits par d'autres voies. La syntaxe médiolatine a subi, elle aussi, l'influence de la langue de l'Eglise ; ainsi il n'est pas rare de trouver chez les auteurs du moyen âge *quod*, *quia* ou *quoniam* à la place de l'*acc. cum infinitivo*, et ce à l'exemple de la Vulgate ; c'est à tort que l'on corrigerait, chez ces mêmes auteurs, la locution *ut quid* (= « pourquoi ? ») en *et quid* ou *at quid* : cette formule remonte, elle aussi, à la langue de la Bible (ἵνα τί ; cf. ALL, 4, p. 617). Et l'immixtion de l'Eglise ne se limite pas seulement au seul domaine de la langue ; le moyen âge tout entier vit sous le signe de l'Eglise qui impose son caractère dans tous les domaines et qui marque son empreinte jusque dans la littérature profane : on retrouve partout son influence, dans la prose comme dans la poésie et non le moins là où elle est parodiée [4].

C'est ce cachet tout particulier qui différencie si fortement le latin médiéval du latin classique et de celui des Humanistes. Aussi ne peut-on assez insister sur ce qu'une connaissance approfondie des diverses versions de la Bible, des écrits des Pères de l'Eglise et des ouvrages liturgiques (bréviaire, missel), fortement influencés par les traductions préhieronymiennes de l'Ecriture, peut offrir d'intérêt pour qui veut comprendre et pénétrer certains aspects de la langue du moyen âge. Les ouvrages de S. BAEUMER, *Geschichte des Breviers*, 1895 (traduct. franç. de BIRON, 1905) ; A. FRANZ, *Die Messe im deutschen MA.*, 1902 ;

---

[1] On trouve d'importantes contributions à l'étude de la langue des Pères de l'Eglise dans les *Patristic Studies* publiées par la *Catholic University of America* (Washington, depuis 1922). Signalons que l'Université catholique de Washington édite également une série de *Studies in mediaeval and renaissance latin*, et rappelons toute l'importance de la collection *Latinitas Christianorum primaeva* dirigée par Mgr Schrijnen et par M[lle] Mohrmann (Nimègue, depuis 1932) et dont neuf fascicules ont paru à ce jour. Voir également la revue *Vigiliae Christianae (A review of early christian life and language)* qui paraît depuis peu à Amsterdam (importants articles de M[lle] Mohrmann, J. H. Waszink, etc.) — Le problème du « latin chrétien » a été fort clairement exposé par J. DE GHELLINCK, dans un article intitulé *Latin chrétien ou langue latine des chrétiens* (in *Les Etudes Classiques*, VIII, 1939, pp. 449-78). Cf. *Les Etudes Classiques*, XII, 4 (1944), pp. 286 suiv., quelques aperçus du même auteur sur la *Latinitas christiana*. *(N. d. tr.)*.

[2] A titre d'orientation, on pourra consulter l'ouvrage de A. ALLGEIER, *Die Psalmen der Vulgata, ihre Eigenart, sprachliche Grundlage und geschichtliche Stellung*. Paderborn, 1930 *(N. d. tr.)*.

[3] Une nouvelle édition de l'*Itala* paraît depuis 1938 sous le titre : *Itala. Das Neue Testament in altlateinischer Ueberlieferung*... von A. JÜLICHER... zum Druck besorgt von W. MATZKOW, I-II. Berlin, 1938-40. — En attendant que la présente édition soit achevée, on consultera les *Bibliorum sacrorum versiones latinae seu vetus italica*, publiées en 1739-49 à Reims par Dom P. SABATIER.

[4] Voyez Paul LEHMANN, *Die Parodie im Mittelalter* (Munich, 1922) et les *Parodistische Texte, Beispiele zur lateinischen Parodie im Mittelalter* du même auteur (Munich, 1923) *(N. d. tr.)*.

A. FRANZ, *Die kirchlichen Benediktionen im MA.*, 1909 ; V. THALHOFER, *Handbuch der katholischen Liturgik.* 1912 (2e éd. de L. Eisenhofer) ; L. EISENHOFER, *Katholische Liturgik*, 1924, contribueront à l'intelligence des textes liturgiques. Une concordance de la Bible peut rendre, elle aussi, de grands services (on pourra consulter celle établie par F. P. DUTRIPON, *Concordantiae bibliorum sacrorum*, 1853, ou le *Concordantiarum universae Scripturae Sacrae Thesaurus* de P. P. PEULTIER, 1899). En ce qui concerne la langue de l'*Itala* et de la *Vulgate*, on pourra voir : H. RÖNSCH, *Itala und Vulgata. Das Sprachidiom der urchristlichen Itala und der katholischen Vulgata unter Berücksichtigung der römischen Volkssprache* (Marburg, 1875, 2e éd.) ; C. KOFFMANE, *Geschichte des Kirchenlateins* (Breslau, I, 1-2, 1879-81) ; FR. KAULEN, *Sprachliches Handbuch zur Bibelschen Vulgata* (Frib. en Brisg., 1904, 2e éd.) ; W. SUSS, *Das Problem der lateinischen Bibelsprache* (in *HVJ* 27, 1932. pp. 1 et suiv.) ; J. SCHRIJNEN, *Charakteristik des altchristlichen Latein* (Nimègue, 1932) [1]. L'ouvrage de E. LEITL, *Das Latein der Kirche* (1927), s'adresse à des débutants ignorant le latin [2]. Le *Kirchenlateinisches Wörterbuch* de A. SLEUMER (1926, 2e éd.), ainsi que le *Liturgisches Handlexicon* de J. BRAUN (1924, 2e éd.) faciliteront la lecture des textes liturgiques. — Les diverses versions de la Bible se trouvent excellemment caractérisées par P. CORSSEN dans les *Jahresberichte f. d. klass Altertum* (101, 1900, p. 1 et suiv. ; cf. *ibid.*, TH. BÖGEL, 201, p. 143 et suiv. ; 205, p. 1 et suiv.). Signalons enfin l'essai de P. THIELMANN, *Ueber die Benutzung der Vulgata z. sprachlichen Untersuchungen*, paru dans le *Philologus* (XLII, 1884, p. 319 et suiv.).

A côté et au même titre que le bas latin et le latin de l'Eglise, le latin populaire a exercé une influence sur la formation du latin médiéval. Les débuts du latin du moyen âge remontent en effet à la période où les langues romanes se sont peu à peu dégagées du latin vulgaire ; il en est tout naturellement résulté que certains mots et certaines formes de ce latin en pleine évolution ont également pénétré dans la langue littéraire qui perdait de jour en jour le sentiment de la correction grammaticale et formelle du latin classique [3].

Le latin vulgaire l'emporte bientôt à tel point sur la lanque classique, que certains auteurs, qui avaient cependant conservé le sens de la beauté et de la correction formelles, sacrifient aux tendances du temps et introduisent sciemment des vulgarismes dans leurs écrits à seule fin de se faire entendre. Ainsi naît, au cours du Ve et du VIe siècle, une langue qui s'écarte fortement de l'orthographe, de la morphologie et de la syntaxe traditionnelles : le *latin mérovingien*

[1] Signalons également la *Grammar of the Vulgate* de W. E. PLATER et H. J. WHITE (Oxford, 1926) et *An introduction to liturgical latin* de A. M. SCANE (Londres, 1938, 2e éd.). *(N. d. tr.)*

[2] Les débutants pourront voir en outre : M. FLAD, *Le latin de l'Eglise étudié d'après la grammaire et la liturgie* (Paris, 1938) et le *Praktisch Handboek van het liturgisch Latijn* de Dom C. COPPENS (Turnhout, I-II, 1943), qui contient un utile lexique de plus de 250 pages *(N. d. tr.)*.

[3] Voyez, e. a., H. F. MULLER, *A chronology of Vulgar Latin*. Halle a. S., 1929 *(N. d. tr.)*.

en est un des exemples les plus typiques. Bientôt des mots d'origine celtique et germanique, empruntés notamment au vocabulaire judiciaire et militaire, s'introduisent dans la langue (par exemple : *bannus, bannire, commarcanus, marhmanni, faida, feida, feidosus, feodum, infeodare, werra, gerra, guerra,* etc.) ; plus tard, dès qu'elles furent complètement développées, les langues romanes exercèrent à leur tour une certaine influence sur le latin médiéval (*parenti, -orum ; excriatus,* cf. écrier).

Il va sans dire que l'étude du latin médiéval dans ce premier stade de développement, si elle n'est pas toujours dépourvue de difficultés, est absolument indispensable. La lecture de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours (MGH, SS. rerum Merovingicarum, éd. W. Arndt, I, 1, 1884 ; une nouvelle édition, de B. Krusch, est en voie de publication) constituera une excellente initiation ; le remarquable ouvrage de M. Bonnet sur le *Latin de Grégoire de Tours* (1890) facilitera grandement cette prise de contact, bien qu'il soit malheureusement dépourvu d'index. Pour l'Italie, on pourra lire la *Regula sancti Benedicti* dans les éditions de E. Schmidt (1880), de C. Butler (2e éd., 1927) ou encore dans l'édition commentée de Linderbauer (1922). Signalons que ce dernier a publié en 1928 une édition critique de ce même texte. On prendra un aperçu du latin de l'époque mérovingienne dans l'œuvre du Pseudo-Frédégaire (MGH, SS. rer. Merov., II, éd. B. Krusch, 1888), dont la latinité a été étudiée par O. Haag dans les *Romanische Forschungen* (10, 1899, pp. 835-931). Sur le latin mérovingien, on consultera en outre : K. Zeumer, *Formulae Merowingici et Karolini aevi* (MGH, Legum sectio V : Formulae, 1886) ; J. Pirson, *Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes* (*Romanische Forschungen* 26, 1909, pp. 837-944) ; J. Pirson, *Merowingische und Karolingische Formulare,* 1913 [1] ; J. Vielliard, *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne* (Paris, 1927, fasc. 251 de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*) [2]. On trouvera des index dans Zeumer *(op. cit.)*, B. Krusch et W. Levison (MGH, SS. rerum Merovingicarum, vol. I-VII). — Pour de plus amples renseignements bibliographiques, on verra : B. Krusch, *Die Lex Bajuvariorum* (1924, p. 163 et suiv.) ; B. Krusch, *Arbeonis vitae sanctorum Haimhrammi et Corbiniani* (1920, p. 146 et suiv. ; ouvrage fort à recommander) [3]. On trouvera des listes de mots tirés de ces textes dans les MGH, SS. rerum Meroving., VI, p. 529 et suiv. On pourra consulter en outre : E. Klebs, *Die Erzählung von Apollonius aus Tyrus* (1899, p. 228 et suiv.) ; F. Mueller-Marquardt, *Die Sprache der alten Vita Wandregiseli*

---

[1] Cet ouvrage a paru, lui aussi, dans la *Sammlung vulgärlateinischer Texte* de Heraeus et Morf, où Fr. Pfister a publié, en 1910, un intéressant recueil de *Kleine Texte zum Alexanderroman.*

[2] Sur le « latin mérovingien », on pourra consulter encore, outre les *Remarques lexicographiques sur le latin de saint Avit* de H. Goelzer (ALMA III et IV), l'important mémoire de Mario A. Pei, *The language of the eight-century texts in northern France* (N. Y., 1932), les travaux de Pauline Taylor, George L. Trager, L. Furman Sas (dont *The noun declension system in Merovingian Latin.* Paris, 1937), et les *Studi sulla Latinità merovingia in testi agiografi minori* de M. Corti (Messine-Milan, 1939). L'ouvrage de H. F. Muller, *L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire* (N. Y., 1945) mérite une mention toute spéciale *(N. d. tr.)*.

[3] La latinité d'Arbéon a été étudiée par J. W. D. Skiles dans un mémoire intitulé *The latinity of Arbeo's vita sancti Corbiniani...* (Chicago, 1938) *(N. d. tr.)*.

(1912 — insiste fortement sur l'influence du latin de l'Eglise) et le *Sprachlicher Kommentar z. Appendix Probi* de W. A. BAEHRENS (1922).

L'article « Latin » de H. LECLERCQ, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (éd. F. CABROL ; depuis 1914 par CABROL et LECLERCQ), fasc. 84-85, col. 1464-1528, est digne d'une attention toute spéciale. Enfin, on pourra recueillir de précieux renseignements dans les ouvrages des germanistes et des romanistes, entre autres dans le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de W. MEYER-LÜBKE (1935). Citons aussi l'importante étude du romaniste G. GRÖBER, *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* (ALL I, 1884, p. 204 et suiv.), dans laquelle l'auteur recherche quels mots les langues romanes ont proprement *hérité* du latin ; nous y voyons que lorsqu'un écrivain du x[e] siècle écrit *toti* au lieu de *omnes*, et *causa* là où l'on pourrait attendre *res*, il ne faut pas en conclure que cet écrivain était d'origine romane, ces tournures étant le propre du latin médiéval, qui les a empruntées au latin vulgaire. — Signalons pour finir les *Chroniques du bas latin et du latin vulgaire* publiées successivement par K. SITTL, P. GEYER et TH. BÖGEL dans les *Jahresberichte über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* pour la période allant de 1877 à 1936 (JAW 40, 1886, pp. 317-356 ; 68, 1892, pp. 226-286 ; 98, 1899, pp. 35-113 ; 201, 1925, pp. 143-196 ; 205, 1925, pp. 1-29 et 270, 1940, pp. 256-405).

Pour ce qui regarde l'*accentuation* du latin médiéval, chose intimement liée à l'étude de la langue, celle-ci a peu varié depuis l'époque classique ; toutefois l'accentuation propre aux langues romanes n'a pas été sans exercer ici une certaine influence. Ainsi pendant tout le moyen âge a-t-on accentué le mot *muliéris* sur la pénultième ; cette accentuation, que certains s'obstinent à considérer comme fautive, est normale et régulière pour peu que l'on tienne compte d'une influence romane. On trouve de même *tenébrae* à côté de *ténebrae*, *cathédra* et *cáthedra*, *intégrum* et *íntegrum*. Dans la période préromane, on peut déterminer certains cas de recomposition rythmique, comme, par exemple : *adérit*, *detúlit*, *duodécim* (voyez MGH, PAC 4, p. 1163 et suiv.).

Sans doute aurions-nous aimé savoir quelle aurait été l'évolution de ce latin, si la soi-disant « Renaissance Caroline » n'était venue en briser le cours. Il s'entend que cette « Renaissance » ne peut être tenue pour l'œuvre d'un seul individu ; toutefois l'appellation ne nous semble pas devoir être abandonnée, quoi qu'en dise Erna PATZELT dans son ouvrage *Die Karolingische Renaissance* (1924). On consultera à ce sujet les études suivantes : S. SINGER, *Germ.-Roman. Monatschrift* 13, 1925, p. 17 et suiv. ; 243 et suiv. ; H. NAUMANN, *Karolingische und Ottonische Renaissance* (1927) ; K. BURDACH, *Euphorion* 27, 1926, p. 469 et suiv. ; W. LEVISON, *Schriften des Vereins für Schleswig-Holstein. Kirchengeschichte*, 2. Reihe, 8. Band, 1926, p. 183 et suiv. et *Kultur und Universalgeschichte Walther Goetz dargebracht*, 1927, SA, p. 1 et suiv. ; P. KIRN, *Archiv für Urkundenforschung* 10, 1926, p. 129, 2.

Lorsque l'on eut commencé à suivre de plus près les modèles classiques, les règles furent mieux observées et les fautes devinrent plus rares, encore que nous voyions Alcuin écrire à l'occasion un *commendite* et un *deprŏmens*, et Paul Diacre se permettre des solécismes comme *deridor* et *meminentes*. Il est clair que, au IXe siècle, la langue ne se transforme pas radicalement et que les mots et les tournures employés auparavant ne sont pas entièrement bannis. Chaque auteur ne devient pas nécessairement un puriste ; il faut tenir compte des aptitudes personnelles de chacun et de sa connaissance plus ou moins approfondie des lettres classiques. Toutefois le latin prend un aspect nouveau : cette langue, épurée par l'étude et l'imitation des Anciens, qui n'est pas tout à fait classique et reste sous l'influence de son développement antérieur tout en créant des formes nouvelles, est ce que l'on a coutume d'appeler le « latin médiéval ». Ce latin acquiert un caractère immuable du fait qu'on ne peut l'apprendre qu'à l'école ; aussi n'est-il qu'à moitié vrai de dire que, au moyen âge, le latin est une langue vivante, du moins en ce qui concerne la période suivant le IXe siècle (voyez F. ERMINI in *Athenaeum* 4, p. 1926, p. 73 et suiv.) [1]. D'autre part, le latin médiéval se distingue nettement du latin des Humanistes. Ce dernier est véritablement une langue morte, et n'existe qu'en tant que reproduction servile du latin classique, tandis que la langue « savante » du moyen âge évolue sans cesse et s'adapte avec souplesse aux divers besoins de la vie intellectuelle. Il suffit de voir à quel raffinement l'ont portée les poètes lyriques et quel merveilleux instrument les scolastiques en ont fait pour exprimer leur pensée, pour s'en rendre compte (Cf. P. LEHMANN, *Vom Leben des Lateinischen im MA.*, in *Bayerische Blätter f. d. Gymnasialschulwesen* 65, 1929, p. 65 et suiv ; P. LEHMANN, *Mittelalter und Küchenlatein* in *Historische Zeitschrift* 137, 1928, p. 197 et suiv. [2] ; F. ERMINI, *Medio evo latino*, 1938, p. 10 et suiv.).

Il n'en reste pas moins vrai que, au moyen âge, le latin n'est pas la langue maternelle, mais bien une seconde langue, dont la connaissance et l'usage s'acquièrent dans les écoles. Ce caractère scolaire du latin médiéval permet le développement d'un goût rare pour la perfection formelle et la virtuosité technique, prétexte et point de départ des plus étonnantes jongleries (hexamètres rimés, etc.). C'est à ce même caractère scolaire du latin médiéval que nous devons l'imitation constante des modèles classiques, imitation qui tourne souvent au plagiat et au démarquage le plus servile. A l'époque des Othons et pendant la période carolingienne, ce sont Virgile, Ovide et les poètes chrétiens Juvencus, Sédulius, Prudence et Venance Fortunat qui font les délices des lettrés. Plus tard, les poètes chrétiens perdent beaucoup de leur prestige ; Ovide devient, au XIIe-XIIIe siècle, le modèle de la poésie amoureuse (voyez H. UNGER, *De Ovidiana in Carminibus Buranis quae dicuntur imitatione*, 1914 ; E. K. RAND,

---

[1] Signalons l'important article de F. LOT, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin* (ALMA, VI, 1931, pp. 97-159 *(N. d. tr.)*.

[2] Et, *passim*, du même : *Erforschung des MA., Ausgewählte Abhandlungen und Aufsätze*. Lpz., 1941 *(N. d. tr.)*.

Ovid and his influence, 1925), Horace, Perse et Juvénal les prototypes de la poésie satyrique. Parmi les prosateurs, les modèles préférés sont Salluste, Suétone (Tite-Live) et Boèce, le Boèce de la *Philosophiae consolatio* (L. COOPER, *A concordance of Boethius. The five theological tracts and the Consolation of Philosophy*, 1928). Aucun de ces auteurs ne connut toutefois la vogue de Martianus Capella, dont le style baroque émerveillait les écrivains du XIIe siècle (e. a. Alain de Lille) [1].

La littérature du moyen âge est internationale et, en général, il est impossible de déterminer la nationalité d'un auteur par l'examen de la langue qu'il écrit, pour autant que sa langue nationale n'ait pas fortement influé sur sa latinité. D'autre part, comme nous l'avons montré, il n'est pas de latin médiéval unifié. Il en résulte que chaque écrivain doit être étudié en particulier et que sa langue, son style et la recherche de ses modèles doivent faire l'objet d'un examen spécial.

---

[1] Sur l'influence des auteurs anciens, voyez *infra*, p. 67, note 1.

II

DICTIONNAIRES

Dans son *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters* (p. 78), L. Traube s'exprime en ces termes : « Es gibt kein mittelalterliches Latein, es wird auch kein Wörterbuch und keine Grammatik desselben geben »[1].

A quels moyens nous faut-il recourir pour suppléer à cette double carence ? Le latin médiéval est, comme nous l'avons dit, composé d'éléments tirés du latin classique, du latin d'Eglise et du latin vulgaire. On pourra donc obvier dans une certaine mesure au manque d'un dictionnaire général de la langue savante du moyen âge en consultant d'une part les travaux de lexicographie latine, comme les dictionnaires usuels de Forcellini-de Vit, Georges, etc., et, en particulier, le *Thesaurus linguae latinae* (A.-M.)[2] ; d'autre part, pour les vocables qui sont du domaine de la langue de l'Eglise et du latin vulgaire, on pourra s'en référer aux ouvrages cités dans le chapitre précédent.

Là où les dictionnaires usuels restent muets, c'est-à-dire pour les termes de formation récente et pour les mots d'origine classique qui ont pris au cours du moyen âge une signification nouvelle, on consultera le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange (3 vol., 1678), en notant que cet ouvrage n'est pas un dictionnaire, mais bien un *glossaire* qui ne contient que des mots à signification toute spéciale. On a tenté, mais en vain, de refondre le Du Cange, et d'en faire un véritable dictionnaire ; on devra néanmoins consulter dans les cas difficiles le Du Cange revu par L. Henschel (Paris, 1840-1850)[3], ainsi que le *Glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis* (1857) et le *Novum glossarium* (1867) de L. Dieffenbach.

En 1920, l'Union Académique Internationale a conçu le projet de refaire le *Glossarium* de Du Cange ; l'entreprise s'étant révélée irréalisable, elle a décidé de composer un *Dictionnaire du latin médiéval*, en prenant pour base et pour point de départ le *Totius Latinitatis Lexicon* de Forcellini-de Vit. Le comité international avait songé tout d'abord à limiter le *Dictionnaire* projeté à la

---

[1] « Il n'y a pas de latin du Moyen Age ; il ne peut donc être question d'un dictionnaire ou d'une grammaire du latin médiéval. » — En 1894, Gaston Paris disait déjà : « Il y a bien des différences dans le latin du moyen âge. » (Romania, XXIII, p. 593).

[2] Sur le Du Cange, le Forcellini-de Vit et le *Thesaurus*, voyez l'article de Dom Leclercq cité à la page 19 (coll. 1422-1464).

[3] On pourra consulter également l'édition de L. Favre (Niort, 1883-87), dont un nouveau tirage est sorti de presse en 1938 *(N. d. tr.)*.

période mérovingienne et carolingienne (500 ± 1000) ; depuis il a décidé de pousser son inventaire lexicographique jusqu'à la fin du moyen âge (± 1500). Des comités nationaux fondés à cet effet ont été chargés de dresser une liste complète des textes provenant de leur pays, d'en opérer le dépouillement et de rédiger des lexiques provisoires. On peut suivre les progrès de l'entreprise ainsi que les débats auxquels elle donne lieu dans l'*Archivum latinitatis medii aevi* (= ALMA, depuis 1924), aussi appelé *Bulletin Du Cange* (voyez plus particulièrement le tome I, 1925, pp. 5-15 ; 66-76). Des nomenclatures bibliographiques ont déjà été dressées par la Belgique [1], la France [2], la Grande-Bretagne et l'Irlande [3], l'Italie [4], le Danemark [5] et le Grand Duché du Luxembourg [6] ; des lexiques provisoires ont été rédigés pour l'Angleterre [7] et l'Italie [8].

En attendant qu'ait paru le *Dictionnaire* projeté par l'Union académique internationale, il nous faut recourir aux ouvrages qui déjà nous servaient auparavant, et en tout premier lieu aux *index*, comme ceux que l'on trouve dans les MONUMENTA GERMANIAE HISTORICA (Auctores antiquissimi, SS. rerum Merovingicarum, PAC, vol. 3 et 4, Capitularia regum Francorum, vol. 2, etc.). On pourra consulter aux mêmes fins les *Hrotsvithae opera* dans l'édition de P. VON WINTERFELD (Berlin, 1902, pp. 251-548) ; les *Lamperti monachi Hersfeldensis opera*, éd. O. HOLDER-EGGER (1894, pp. 359-389) ; les *Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*, édition commentée de H. HAGENMEYER, 1890, pp. 523-574. — Pour le XIIe siècle, on pourra consulter l'*Ysengrimus* de E. VOIGT (1884, pp. 412-470) ; A. PANNENBORG, *Ueber den Ligurinus* (Forschungen z. deutsch. Geschichte, 11, 1871, p. 161 et suiv.) ; CL. BAEUMKER, *Avencebrolis fons vitae ex arabico in latinum translatus ab Johanne Hispano et*

---

[1] *Index scriptorum operumque latino-belgicorum medii aevi a* MAURITO HELIN *conscriptus* (ALMA, VIII, 1933, pp. 1-87) ; *Ad indicem scriptorum operumque latino-belgicorum medii aevi supplementum a* MAURITIO HELIN *conscriptum* (ALMA, XVI, 1942 et XVIII, 1943-44). Signalons également l'utile répertoire dressé par H. Hélin sous le titre : *Bibliographie analytique des travaux relatifs aux textes latins du moyen âge publiés en Belgique de 1919 à 1935* (ALMA, XIII, 1938, pp. 5-230).

[2] *Index scriptorum operumque latino-gallicorum medii aevi* (500-1000) *a* FERDINANDO LOT *et sociis conscriptus* (ALMA, XIV, 1939, pp. 113-230) ; *Liste des cartulaires et recueils contenant des pièces antérieures à l'an 1000 dressée par les soins de* FERNIDAND LOT *et de ses collaborateurs* (ALMA, XV, 1940, pp. 5-24) ; *Index scriptorum operumque latino-gallicorum medii aevi saec.* XI (1000-1108) *a* FERDINANDO LOT *et sociis conscriptus* (ALMA XVI, 1942, pp. 5-59) ; *Vitae, Passiones, Miracula, Translationes sanctorum Galliae necnon alia opera hagiographica saec. XI* (1000-1108) *in Gallia exarata a* FERDINANDO LOT *et sociis conscripta* (ALMA, XVII, 1943, pp. 5-26) ; A. BOUTEMY, *Notes complémentaires aux listes d'écrivains et de textes latins de France du XIe siècle* (ALMA, XVII, 1943, pp. 27-40) *(N. d. tr.)*.

[3] H. J. BAXTER, Ch. JOHNSON et F. J. WILLARD, *An index of British and Irish Latin Writers* (400-1520) (ALMA, VII, 1932, pp. 110-219).

[4] *Indice provvisorio degli spogli italiani per il Dizionario latino dell'alto medioevo* (ALMA, VI, 1931) pp. 1-96, index dressé par V. Ussani) ; J. PRAGA, *Index auctorum latinitatis italicae medii aevi antiquioris supplementum Dalmaticum* (ALMA, XVI, 1942, pp. 61-63).

[5] *Danmarks middelalderlige latinska tekster* (liste dressée et publiée par *Det Danske Ducangeudvalgs Redaktion*, s. l. n. d.).

[6] A. STEFFEN, *Index operum latinorum medii aevi quae in hodiernis finibus Luxemburgensis ducatus scripta fuerunt* (ALMA, IX, 1933, pp. 252-53).

[7] *Medieval latin wordlists from British and Irish sources prepared by* J. H. BAXTER *and* Ch. JOHNSTON *with the assistance of* Ph. ABRAHAMS. Oxford, 1934 (A-Z).

[8] *Latinitatis italicae medii aevi... lexicon imperfectum cura et studio* FRANCISCI ARNALDI (fasc. I : *A-Gradior*, ALMA, X, 1936, pp. 1-240 ; fasc. II : *Gradior-Medicamen*, ALMA XII, 1938, pp. 67-152).

Dominico Gundissalino (1895, pp. 394-553). — Le *Glossarium till Finlands och Sveriges Latinska Medeltidsurkunder jämte språklig Inledning* de M. HAMMARSTRÖM (Helsingfors, 1925) pourra rendre de précieux services ; il en est de même du *Mittellateinisches Glossar* de E. HABEL (1931) (cf. K. STRECKER, *HVJ* 146, 1932, p. 530 et suiv.). Signalons enfin que, dans la dernière édition du *Lateinisch-Deutsches Schulwörterbuch* de F. A. HEINICHEN (1931), une place a été réservée au latin médiéval [1].

On pourra consulter en outre, mais avec la plus grande circonspection, les glossaires que le moyen âge lui-même a produits. On les trouvera dans le *Corpus glossariorum latinorum* édité par G. GÖTZ et G. LÖWE (I-VII, 1888-1923) ; le *Liber glossarum* qui manque chez Götz et Löwe a paru dans la collection des *Glossaria latina iussu Academiae Britannicae edita* (Paris, 1926 et suiv.). (Voyez à ce sujet les articles de W. M. LINDSAY dans ALMA I, p. 16 et suiv. ; III, p. 95 et suiv.) [2]. On verra de plus l'*Elementariae doctrinae rudimentum* de Papias (1053), édité à Milan en 1476 et réédité à Venise en 1496 ; l'*Osberni Panormia* (XIIe s.), édité par ANGELO MAI en 1836, dans la collection des *Classici Auctores* (t. VII) ; le *Catholicon* de Jean de Gênes (*Joannes de Janua* (1286), Mayence, 1460) et les *Glossae Salomonis* (± 1483). Les *Derivationes* de UGUTIO sont restées inédites à ce jour. — On trouvera une étude d'ensemble sur l'activité des glossographes médiévaux dans l'ouvrage de E. STEINMEYER et E. SIEVERS, *Die ahd. Glossen* (Berlin, 1879-98, 4 volumes). — Les ouvrages des lexicographes du moyen âge ont fait l'objet d'études nombreuses. Contentons-nous de relever ici le nom de G. GOETZ et son étude intitulée *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Studien im Mittelalter* parue dans les *Berichte d. sächs. Gesellschaft d. Wissenschaften* (55, 1903, p. 121 et suiv.) [3]. On trouvera dans diverses revues anglaises et américaines, ainsi que dans l'*Archivum latinitatis medii aevi*, des articles consacrés à ce même sujet [4]. Dans son édition de l'*Ysengrimus* (pp. 412-470), E. VOIGT nous montre comment on se servira de ces divers glossaires.

D'excellentes remarques d'ordre grammatical se trouvent dans ce même ouvrage de Voigt (pp. XXXVIII-LXXII), ainsi que dans le *Glossarium* de Hammarström. Mais c'est en vain que l'on chercherait une *grammaire* du latin médiéval, pour la bonne raison que la langue du moyen âge, n'étant pas une langue homogène, ne peut être codifiée. Ainsi la langue de la poésie lyrique des XIIe et XIIIe siècles ou des « comédies élégiaques » est-elle de tous points différente de celle d'un

---

[1] Sans être à l'abri de la critique, le *Lexicon manuale ad scriptores mediae et infimae latinitatis* de MAIGNE D'ARNIS (Paris, 1890) peut cependant rendre encore des services *(N. d. tr.)*.

[2] Le *Recueil général des lexiques français du moyen âge* de M. ROQUES (Paris, 1937 et suiv.) est également précieux pour l'étude du latin médiéval *(N. d. tr.)*.

[3] On ne manquera pas de prendre connaissance, à titre d'orientation, de l'important mémoire publié par CH. THUROT dans les NE (XXII, 2, 1868) sous le titre : *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge* et de l'étude de L. J. PAETOW, *The Arts course of Mediaeval universities with special references to Grammar and Rhetoric* (University of Illinois Studies, III, 7, 1910) *(N. d. tr.)*.

[4] Voir W. M. LINDSAY - H. J. THOMSON, *Ancient lore in medieval Latin glossaries* (Oxf., 1921) *(N. d. tr.)*.

Walahfrid Strabon ou de celle du poète du *Ruodlieb*. Aussi chaque auteur, ou du moins chaque genre poétique devrait faire l'objet d'un lexique spécial, d'une grammaire particulière et cela pour chaque période. Enfin il conviendrait d'apprendre à reconnaître ces particularités linguistiques, cette série de mots qui sont proprement du domaine du latin médiéval et dont l'usage fut généralement répandu durant tout le moyen âge. Il s'entend que l'on ne peut obtenir une représentation précise de ces choses que par un contact permanent avec les textes ; toutefois nous essayerons, dans le chapitre suivant, de grouper quelques vocables et quelques locutions qui ont eu, pendant tout le moyen âge, une valeur et une signification toutes particulières.

Signalons pour finir les *Praktische Winke für die Lektüre lateinischer Texte des Mittelalters (Grammatik für Anfänger)* donnés par L. Traube dans son *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters* (pp. 93-98) [1], ainsi que l'introduction de Ch. H. Beeson à son *Primer of mediæval Latin*. On pourra voir en outre l'ouvrage de U. Ronca, *Cultura medioevale e poesia latina d'Italia nei secoli XI e XII* (Rome, 1892, p. 281 et suiv.).

---

[1] Où l'on trouvera une exposé plus détaillé des matières traitées dans le présent chapitre (pp. 74-82) *(N. d. tr.)*.

FORMATION ET SIGNIFICATION DES MOTS

Nous ne prétendons pas donner, dans les pages qui suivent, un dictionnaire de la langue du moyen âge ; tout au plus avons-nous voulu rassembler ici quelques mots typiques empruntés au vocabulaire de différents siècles et susceptibles, à notre sens, de donner quelque idée de ce qu'était l'aspect du latin médiéval. Il est entendu que la signification que nous avons donnée de ces divers vocables ne vaut souvent que pour la langue d'une époque, d'un endroit donné ou même du texte seul d'où ils sont tirés. Faut-il signaler en effet que le même mot peut avoir un sens différent selon qu'il figure dans une charte, dans une chronique ou dans un poème ? Convient-il, d'autre part, de rappeler que bon nombre de choses que l'on tient pour le propre du latin médiéval — signification de mots, particularités grammaticales — se retrouvent telles quelles dans le latin classique ?

Nous ne sommes pas sans nous rendre compte de ce qu'une énumération aussi brève, et sans indication de sources, peut présenter d'inconvénients. Nous savons fort bien qu'elle peut donner lieu à des erreurs d'interprétation ; aussi pourra-t-on discuter la portée pratique de notre choix.

L'analyse lexicographique des *Annales Fuldenses* par Ch. H. Beeson (SP I, 1926, p. 31 et suiv.) constitue, dans ce domaine, un essai de valeur ; signalons également les précieuses *listes de mots* dressées par W. B. Sedgwick dans son étude intitulée : *The style and vocabulary of the Latin Arts of Poetry of the twelfth and thirtheen centuries* (SP III, 1928, p. 349 et suiv.). En plus de quelques travaux analogues parus dans le *Bulletin Du Cange*, on pourra consulter encore les articles suivants : H. Schreibmueller, *Die Klippen des mittelalterlichen Lateins* (Pfälz. Museum, 1930) ; Ch. Mierow, *Mediaeval latin Vocabulary, usage and style, as illustrated by the Philobiblon of Richard de Bury* (Classical Philology 25, 1930, p. 343 et suiv.), ainsi que le mémoire de Eiliv Skard, *Sprache und Stil der Passio Olavi* (Oslo, 1932). Au nombre des études moins récentes, citons : K. Hegel, *Lateinische Wörter und deutsche Begriffe* (NA 18, p. 207 et suiv.).

Abbatissa : abbesse ; *civissa*. *Abbreviare:* composer, reconnaître (confirmer) par écrit. *Abyssus, abissus, baratrum:* l'enfer. *Abiectio plebis:* la risée du peuple. *Se absentare:* s'éloigner ; *absentare:* être éloigné. *Accipitrari:* chasser au faucon. *Acquiescere:* se contenter de, trouver bon ; *acquiessere alicui:* acquiescer, abonder dans le sens de quelqu'un. *Adjeniculari alicui:* plier le genou devant quelqu'un.

Adinventio: invention, découverte, fiction. *Ad praesens:* pour le moment (considéré à tort comme un romanisme). *Advocatus:* administrateur, intendant, bailli. *Aedificare:* édifier quelqu'un. *Agellius:* Aulu-Gelle. *Albedo:* la blancheur. *Alleviare:* alléger. *Alumnus:* élève, et aussi éducateur. *Amaricare:* aigrir, irriter. *Ambulare = ire. Amenare:* rendre agréable, amène. *Amodo:* à partir de ce moment. *Annona:* portion, ration. *Per antiphrasin:* au contraire. *Antiquarius, librarius:* scribe. *Apex:* document, diplôme, charte. *Apocopare, syncopare. Apostolicus:* pape. Apostrophes : *discretio, excellentia, pietas, serenitas vestra,* etc. *Apotheca:* boutique. *Appropriare, propriare, approximare:* approcher, se rapprocher de. *Archidiaconus, archimandrita, archipoeta. Ardura:* ardeur. *Arismetica (-metrica) ars. Armarium:* bibliothèque. *Armarius:* bibliothécaire, archiviste. *Artes:* les arts libéraux. *Artista,* cf. *legista, decretista:* juriste (droit civil et droit canon). *Athleta, miles, tiro dei. Auca:* oie. *Augmentare.*

Bannita : la syllabe. *Baptismus, baptismatis undae, lavacrum:* le baptême. *Beneficium:* fief, prébende, bénéfice. *Inbenificiare* (formé sur le modèle de *intronizare:* mettre sur le trône). *Singulas biberes:* boisson. *Bibliotheca sancta:* l'Ecriture sainte. *Boatus:* cri, appel. *Bravium, brabeum* (βραβεῖον) : le prix de la victoire (aussi *bradium* ; cf. *Madius:* mai). *Breve, brevis:* lettre, inventaire, document, charte, bref. *Brunellus:* âne. *Burgensis:* bourgeois, habitant d'un *burgus (-um).*

Caballus, *caballicare. Calamare:* écrire ; *calamus:* calame. *Caldarium:* marmite. *Cambitor:* changeur ; *cambire; concambium:* change. *Caminata:* chambre susceptible d'être chauffée. *Camisia:* chemise. *Campus:* champ de bataille, bataille. *Cani = senectus. Caniparius:* échanson. *Cappa:* vêtement de voyage, habit ecclésiastique. *Captivare. Caraxare, charaxare, sulcare:* écrire. *Castrum:* château fort, ville fortifiée, enceinte. *Cataplus:* port. *Catechuminus, catecuminus:* catéchumène. *Causa:* chose (n'est pas un romanisme). *Causari de:* se plaindre de. *Certiorare, meliorare, peiorare, pessimare. Cervisia:* bière. *Cerevisiarius:* buveur. *Circare:* examiner ; *circator, circam facere, circatio, circada = visitatio. Cirographum, cyrographum, chirographum:* manuscrit, traité, contrat. *Cirotheca* (χειροθήκη) : gant. *Civitas :* ville (épiscopale). *Clericellus:* élève d'une école cathédrale. *Climata mundi. Coemeterium, cemeterium, cimiterium, poliandrum:* cimetière. *Coenobium, cenobium:* cloître ; *cenobita. Collateralis:* intime, confident. *Comes:* comte ; *comitissa; comitatus:* comté. *Comparare:* acheter, acquérir. *Comparor:* je suis comparable à. *Complacere sibi in* (+ abl.) : prendre plaisir à, se complaire dans. *Compunctio:* repentir. *Concomitari cum. Concinnare = concinere. Condescendere alicui:* se mettre au niveau de, condescendre à. *Confessor:* confesseur. *Confundere:* couvrir de confusion. *Conscriptio:* document, charte. *Consolatio:* aide, soutien ; *solatium:* aide, assistant. *Consul:* conseiller municipal. *Contribulis:* concitoyen, compatriote. *Conversatio:* état (plus particulièrement = vita monastica). *Conversio:* conversion. *Convertere, converti:* entrer dans les ordres. *Conversus:* frère convers. *Coronare:* élever à la dignité royale (aussi sans couronnement). *Corpus:* hostie

consacrée. *Correptio:* blâme, reproche. *Cortis, curtis:* cour. *Crux:* gibet. *Cultura:* culte divin. *Curia:* cour impériale, diète impériale (aussi = métairie). *Curia pontificalis:* curie romaine.

DE- = *dis-* (dans les mots composés). *Defensator, defensamen. Defensio:* administration, intendance. *Degestare gesta, degloriare gloriam, denaturare naturalia. Deitas:* divinité. *Demum:* enfin. *Deponere:* déposer, enterrer. *Depositio:* enterrement, jour de la mort. *Destinare, dirigere:* envoyer. *Deviare:* s'écarter du droit chemin. *Devotio:* piété, dévotion. *Dextrarius:* cheval de selle (en parlant d'un cheval de race), destrier. *Dictare:* écrire, composer. *Dictator, dictamen. Diescere:* s'éclaircir. *Dieta:* iter unius diei. *Dimisit eum exire:* il lui donna congé. *Discretus:* sage, prudent, courtois. *Disponere:* projeter, avoir l'intention de. *Districtus iudex:* sévère, régulier (au lieu de *destrictus*). *Districtus, -us:* district. *Donare* = *dare. Dux:* duc ; *ducissa ; ducatus:* duché.

EBDOMAS, *hebdomas, septimana:* semaine. *Ecclesia:* église (aussi bâtiment). *Eclipsim pati:* amoindrissement, ruine, perte (éclipse). *Elemosina, aelemosyna, eleemosyna:* aumône. *Eloquium divinum:* la parole divine. *Emunitas* = *immunitas. Enormis, innormis, inhormis:* pécheur, impie (sens approché) ; *enormitas nostra. Eques:* cheval. *Etiam:* oui. *Eulogiae:* cadeau. *Exemplar:* copie (d'un écrit). *Exemplare:* copier (aussi : imiter, reproduire). *Exenium, exseniolum, xenium:* présent, cadeau. *Exilium:* pays étrangers. *Exulare:* voyager à l'étranger. *Exitus:* frais funéraires. *Explicit liber:* le livre est terminé. *Expugnare:* vaincre, poursuivre. *Exsufflare:* exorciser.

FABRICA : atelier de construction, forge. *Facultas:* pouvoir, droit, faculté (d'université). *Fascis:* faix. *Feria:* jour de la semaine ; *feria secunda:* lundi, etc. ; *dies dominica:* dimanche ; *sabbatum:* samedi. *Fides:* serment de fidélité. *Fides (christiana):* foi ; *fidelis, Fisica, physica:* la médecine. *Flatus, flamen, spiramen, pneuma (neupma):* l'Esprit saint. *Flere:* avoir du chagrin (aussi sans pleurer). *Focaria:* cuisinière *Focarius:* saunier. *Forestarius:* habitant des bois. *Forisfacere:* forfaire. *Formatus:* organisé. *Fortis:* fort, solide. *Fortitudo:* commandement. *Sine fronte:* sans vergogne, *effrons. Fructus:* lest (d'un navire).

GALEA : navire (de guerre ; afr. galée). *Galienus* = Galenus. *Garcifer, garcio:* serviteur. *Garciferare. Genecium:* γυναικεῖον. *Gener:* se dit aussi du beau-frère. *Gentes:* les gentils ; *gentilis. Gerulus:* messager de couvent. *Gratulari:* se réjouir. *Guerra, guerrare* (n'est pas un romanisme).

HABET, *habetur:* il est. *Habitus:* costume, vêtement, habit *(habitus laicalis, monachalis, monachilis). Hastiludium, torneamentum:* tournoi. *Erus (herus)* et *heros* sont fréquemment confondus. *Homicidium:* haute justice. *Homo:* homme, subordonné, subalterne, vassal, serf. *Hominium:* dévouement, soumission, hommage du vassal. *Honor:* droit, possession, fief. *Hostis:* armée sur pied de guerre, campagne. *Humanari:* devenir homme.

Improperare : faire des reproches, blâmer. *Incarcerare. Infans:* prince, infant. *Infideles:* les infidèles. *Infirmans, infirmus:* malade ; *infirmitas; infirmaria:* hôpital, infirmerie. *Infrunitus, infronitus:* déraisonnable, sot, téméraire. *Ingenium:* artillerie (dans les châteaux forts italiens) ; *ingeniarius, ingenierius, ingeniator:* ingénieur militaire, commandant de l'artillerie. *Iniure:* à tort. *Innotescere:* faire connaître, devenir connu. *Insinuare, intimare:* faire part de, notifier. *Instar:* copie, image. *Interpretari:* traduire. *Interventus:* intercession, intervention. *Introitus:* droit d'entrée. *Iocalia:* objets précieux, joyaux. *Iosum, iusum:* en bas, en descendant. *Iterare, itinerare, itinerari:* voyager.

Lacus : fosse. *Laicus, laicalis. Lambere plantas, vestigia:* baiser les pieds. *Lamentari:* déposer une plainte. *Lator legis, baiulus legis:* Moïse. *Laudare:* promettre, faire vœu de, stipuler. *Laudatio:* adhésion, consentement. *Laus:* sentence, arrêt. *Leccator:* parasite. *Lectio:* texte. *Legenda:* texte religieux, légende. *Levita = diaconus. Liberi* peut signifier descendance, postérité. *Liliare, sanguinare:* blanchir, rougir. *Limina apostolorum:* la Curie. *Litteratura:* lettre. *Loculus:* bourse ; *bursa, inbursare, crumena* (sic), *crumenare, marsupium ; arca:* cassette.

Magnalia : exploits, hauts faits. *Maiestas dei:* image de la divinité. de la majesté divine. *Magnanimus:* orgueilleux (et non « magnanime »). *Maleficus:* magicien, thaumaturge. *Malignus:* le Malin, *antiquus hostis, antiquus serpens,* etc. *Malle:* vouloir bien (participe : *malens*). *Manducare (comedere) = edere. Mansio:* demeure, maison. *Manus:* charte, diplôme, document. *Massa:* étendue des pouvoirs d'une administration, compétence, ressort. *Medius:* demi ; *medialis, dimidius, medietas, mediante nocte ; mediante domino:* par la médiation du maître. *Meliores:* les notables, les citoyens jouissant de tous leurs droits. *Memorari:* se souvenir de. *Memoria:* tombeau, pompe funèbre. *Mercator:* marchand patenté, bourgeois. *Meruit laudari = merito laudatus est. Metricanorus:* adjectif s'appliquant aux poètes épiques. *Metrum:* poésie métrique ; *rythmus:* poésie rythmique. *Miles:* vassal, chevalier. *Ministerium:* territorium praefecturae. *Minuere:* saigner quelqu'un. *Modicus:* petit ; *modicum:* un court laps de temps. *Monasterium:* cathédrale. *Monetare:* monnayer. *Mortificare:* tuer. *Multimodus:* varié, divers. *Muta:* octroi, douane.

Nascentiae : plantes, végétaux. *Natale:* jour de naissance, jour anniversaire (de naissance, d'entrée en fonction, etc.). *Nec = non, necdum = nondum, necne = necnon. Necare:* noyer. *Nepos:* neveu, parent. *Nimis, nimium:* très. *Nitentia:* brillant, éclat. *Nocimentum, nocumentum:* tort, préjudice. *Nubere (se), maritare:* s'unir, même en dehors du mariage ; se marier. *Nuncupare:* nommer, être nommé.

Obedientia : dépendance, territoire dépendant, annexé. *Obsequium:* tributum, vectigal (sens approché). *Officina:* atelier. *Officium divinum, altaris:* liturgie, office. *Operare in* (+ acc.) : faire du bien à. *Ad opus nostrum:* à notre avantage, à notre profit. *Orare:* prier.

Oratio: prière, oraison ; *oratorium:* oratoire, chapelle. *Ordinare:* ordonner prêtre. *Ordo monasticus:* ordre religieux. *Organum:* instrument de musique, orgue (se dit aussi du chant des oiseaux) ; *asinus organizans.*

PAGINA SACRA : l'Ecriture sainte. *Papilio:* tente, pavillon. *Par:* qui appartient au même rang social. *Parabola:* parole. *Paráclitus* = *Spiritus Sanctus. Parare:* orner, parer. *Paroecia, parrochia:* paroisse, diocèse. *Partes* = *regio. Participari* + datif. *Parvi* = *pauci ; parvus* = petit, souvent remplacé par *modicus. Parum:* peu. *Patria* = *terra:* terre, district, comté. *Pauper:* privé de ses droits politiques ; = *miser. Pausare:* se reposer, reposer (dans la tombe). *Pena:* peine. *Peregrinus:* pèlerin, croisé. *Personatus:* de condition libre. *Petere aliquem aliquid. Phariseus:* séparé ; *phariseare. Philomena:* le rossignol. *Philosophus:* savant, lettré. *Pictantia:* amélioration du régime monacal. *Picturare. Pignera:* reliques. *Pigmentum:* condiment, épice. *Pincerna:* échanson, cabaretier. *Placitum:* conventus iudicum. *Plasma:* ce qui est créé, créature ; *protoplastus, prothoplastus, primoplastus:* Adam. *Plenarius:* entier, complet, plénier. *Plus* = *magis. Poio, poire:* écrire un poème *Populi:* les gens (Leute, the people) *Portus:* bac *Portitor:* passeur d'eau, nocher *Poscere aliquem:* prier quelqu'un. *Praebenda:* bénéfice, prébende *Praeco:* archer, celui qui annonce les corvées, crieur. *Praedicare:* prêcher. *Praefatus, praetitulatus:* précité, susdit. *Praefigurare:* signifier, vouloir dire. *Figura:* affabulation, symbole. *Praestare:* prêter (n'est pas un romanisme). *Praesumere:* s'arroger, usurper. *Praevalere* = *posse. Precari aliquem aliquid. Principari:* régner. *Procinctus:* armée, entreprise guerrière, expédition armée. *Propinare:* porter une santé ; *mortem, versus propinare. Proprie:* dans la langue nationale. *Puer:* un *puer* peut avoir jusqu'à 28 ans. *Pulsare deum precibus.*

QUADRUS, *quadratus, quadrifidus mundus. Quadratura circuli. Quadriduanus:* depuis quatre jours. *Quasi* = *circa* (avec un nom de nombre).

RAPTUS : rapt (de femmes), enlèvement, viol. *Reatus:* faute, action délictueuse. *Recolere aliquid:* se souvenir de. *Refectio:* repas ; *reficere:* donner à manger ; *refectorium. Refrigerium:* rafraichissement, repas commémoratif que l'on fait sur la tombe des martyrs. *Regnum* signifie en général seigneurie, *rex* pouvant signifier prince. *Relaxare peccata:* pardonner, absoudre. *Religio* = *vita monastica ; religiosus:* moine, religieux. *Repatriare, repedare:* s'en retourner. *Repente, subito:* rapidement. *Reprobare:* blâmer, vilipender ; *reprobus. Retexere, texere:* dire, exposer. *Ribaldus:* rôdeur, vagabond, ribaud. *Ructare, eructare, ruminare psalmos. Rusticus:* sans érudition ; *rusticitas, rusticior stilus.*

SAECULARIS : profane, séculier ; *saeculum. Salinarius:* saunier. *Sanctimonialis, monialis:* moniale, religieuse. *Sanctio:* document, charte. *Satagere:* s'efforcer, se donner de la peine, s'agiter. *Satira:* blâme, critique. *Satis:* beaucoup, très. *Scema, schema* et *stemma* sont souvent confondus. *Scola:* association. *Scolasticus:* professeur et aussi

élève. *Scriptorium:* atelier de copistes, tout endroit où l'on écrit. *Senatus et plebs:* le conseil et la commune. *Senior:* maître ; *senioratus*. *Servitium:* tributum, vectigal (sens approché). *Si* = *non*. *Signare:* bénir ; *se signare:* se signer. *Sistere:* être (de même *consistere*, *existere*, *stare*, *constare*, *extare*, *adesse*, *fore* (présent), *affore*, *haberi*, *manere*, *cluere ; essendi ;* participe : *constitutus*, *positus*. *Socius:* assistant (ecclésiastique). *Sodes* = *sodalis ; consodes*. *Solidi* = *nummi*. *Sophista:* savant. *Sophisticus:* trompeur, mensonger. *Species:* épices. *Sperare:* craindre. *Subinferre:* rendre, répondre, réciproquer. *Subintrare:* entrer furtivement. *Subiugale:* bête de somme. *Subsannare:* railler, bafouer. *Suggerere:* aviser, avertir, informer ; *suggestus*. *Summitas:* sommet.

Talis : un tel. *Tanti:* autant, *quanti*. *Teloneum:* péage, lieu où l'on s'en acquitte. *Timoratus:* qui craint Dieu. *Tiro:* guerrier, héros. *Tolle:* prends. *Tonans:* Dieu, *altitonans*. *Toti* = *omnes* (n'est pas un romanisme). *Tradere:* trahir. *Tricornis:* muni de trois tours d'entrée. *Truffator*, *trutannus:* filou, escroc, rôdeur ; *trutannizo*. *Typus:* ouvrage de sculpture. *Tyrannus* peut signifier « maître », sans la moindre nuance péjorative.

Usque *ad centum:* une bonne centaine.

Valere = *posse* (fréquemment). *Vi:* d'une manière illégale. *Viaticum:* signifie aussi bien le sacrement que l'on administre aux mourants, que les vivres que l'on emporte en voyage. *Virtus:* force. *Virtutes:* prodiges, miracles. *Vitricus:* beau-père, marguillier.

Xenodochium : auberge, hôpital.

Zabulus = *diabolus*. *Zelus:* zèle ; *zelare*.

Les auteurs médiévaux marquent une grande prédilection pour les diminutifs, alors que souvent ceux-ci n'expriment aucune nuance spéciale. Le latin du moyen âge possède également nombre de mots en *-amen*, forgés sur le modèle classique, comme *modulamen*, *narramen*, *conamen*, etc., et nombre de mots composés, sur le patron de ceux que l'on rencontre fréquemment dans le latin de la basse époque, comme ceux débutant par *almi-* (par exemple *almificus*, *almigena*, *almigraphus*, *almisonus*, *almivolus*), *alti-*, *celsi-*, *cuncti-*, *docti-*, *dulci-*, *flammi-*, *grandi-*, *hymni-*, *imbri-*, *luci-*, *melli-*, *multi-*, *splendi-*, *verbi-*, etc. La langue des XIIe et XIIIe siècles est tout particulièrement caractérisée par d'innombrables étymologies, tantôt plaisantes, tantôt sérieuses, comme : *presbiter qui prebet iter ; decanus canis est ; Bononia quasi plena bonis ;* de formes baroques comme : *magistrissimo suo... discipulissimus ; vester*, *vestrior*, *vestrissimus* et de dérivations osées, comme *Simone simonior. Codro codrior*, *ursior*, etc., toutes choses qui faisaient dire à Geoffroi de Vinsauf (± 1210) : *Sed talia nullius momenti sunt, nec illi, qui hoc dicunt, Horatium intelligunt.* Il n'est pas rare de trouver à la même époque des mots nouveaux comme *paulizare*, *philomenare*, *protheare*, *tantalizare*, à la formation desquels excellait Alain de Lille ; nous trouvons même dans l'œuvre de l'Archipoète l'adverbe *nane* (de *nanus* = nain) = brièvement,

en raccourci (*Die Gedichte des Archipoeta*, éd. MAX MANITIUS. Munich, 1929, p. 31, str. 5, 2). Toutes ces innovations, toutes ces tentatives de rajeunissement de la langue font songer aux essais analogues qui se firent jour au cours des siècles précédents, où nous voyons par exemple le grammairien toulousain Virgilius Maro (VII[e] s.) jeter les bases d'un latin nouveau (*Virgilii Maronis grammatici opera* éd. J. HUEMER, 1886. — On peut y lire, à la page 5, cette phrase : *Latinitatis autem genera sunt duodecim*), et où naissent, au sud-ouest de la Grande-Bretagne, les *Hisperica famina* (« Dits hispériques », éd. J. H. JENKINSON, 1908).

Sur ces diverses questions on pourra voir l'étude de W. MEYER, *Der Gelegenheitsdichter Venantius Fortunatus* (Berlin, 1901, p. 4 et suiv.). Signalons, pour le IX[e] siècle, le récit du siège de Paris par les Normands de ABBON DE FLEURY (PAC, t. 4, p. 72 et suiv.) [1].

Toutes ces tentatives peuvent paraître légèrement ridicules ; on serait même tenté d'y voir une certaine forme de corruption intellectuelle, mais que l'on ne perde pas de vue que cette volonté de créer une langue nouvelle a rendu possible l'évolution dont nous avons parlé plus haut (p. 15).

En ce qui concerne la formation et la signification des mots, le style poétique, etc., voyez Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria* (éd. Edm. FARAL, *Les arts poétiques du XII[e] et du XIII[e] siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge* [2]. Paris, 1923, p. 151 et suiv.), Geoffroi de Vinsauf, *Poetria nova* (*ibid.*, p. 194 et suiv.), Evrard l'Allemand, *Laborintus* (*ibid.*, p. 336 et suiv.), Evrard de Béthune, *Graecismus* (éd. J. WROBEL, 1887.)

Aux XII[e] et XIII[e] siècles, les lettrés se sont complu à la compilation de *Florilèges* [3], de recueils d'*Aequivoca* et d'autres ouvrages analogues, dont la plupart sont composés en hexamètres. C'est également en hexamètres que fut écrit le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu (éd. D. REICHLING, 1893), le livre classique par excellence de toute la fin du moyen âge, et dont l'usage pénétra bien avant dans la Renaissance malgré les attaques furieuses des Humanistes.

---

[1] Ce texte a été édité et traduit par H. WAQUET dans les *Classiques de l'histoire de France au moyen âge* (Paris, 1942 *(N. d. tr.)*.

[2] L'ouvrage de Faral est à compléter à l'aide des remarques formulées par K. STRECKER (NA XLVII, pp. 700-701) et W. B. SEDGWICK (SP II, pp. 349-65 ; III, pp. 349-81) *(N. d. tr.)*.

[3] Outre les articles consacré par E. M. SANFORD (*Transact. of the Americ. Philol. Association*, 1924), B. L. ULMANN (*Classical Philology*, 1928-32), E. K. RAND (SP 1929) et J. S. BEDDIE (*ibid.*, 1930) aux florilèges médiolatins, si importants pour l'histoire du goût et de la culture au moyen âge, on pourra consulter l'important travail de ANDERS GAGNER, *Florilegium Gallicum. Untersuchungen und Texte zur Geschichte der mittellateinischen Florilegienliteratur* (Lund, 1936) *(N. d. tr.)*.

IV

PROSODIE ET ACCENTUATION

Les poètes médiévaux étudièrent avec succès la prosodie et l'accentuation dans les écrits des auteurs classiques. Il n'est pas rare cependant de trouver, même chez de bons écrivains, des fautes comme *fortuĭto, bĭduum, gentĭlis, rēnuo* (en général on trouve *rennuo*) et l'on relève chez Hrotsvitha des formes comme *gratĭs, crĕdulus* et *laudă-bilis*. La forme *iŭgis* est d'un usage à peu près général. Il est toutefois impossible d'établir des règles fixes en cette matière, car chaque poète a pour ainsi dire sa prosodie personnelle. Remarquons cependant que les règles prosodiques sont plus rigoureusement observées au cours des XIIe et XIIIe siècles qu'aux époques précédentes (sur *muliéris*, voyez p. 19). Les noms tirés de la Bible sont en général accentués de la façon la plus fantaisiste ; à côté de *Golías*, qui porte pour ainsi dire toujours l'accent sur la pénultième, nous relevons : *Mária* et *María*, *Jerúsalem* et *Jerusálem*, *Béniamin* et *Beniámin* (tétrasyllabique). On trouvera de curieuses remarques sur l'accentuation dans l'œuvre du grammairien Virgilius Maro (voyez p. 32). Les mots tirés du grec conservent dans la plupart des cas l'accent tonique original ; on disait : *éremus, ídolum, paráclitus, comedía, sophía, poetría*, quoique nous trouvions d'autre part : *sóphia, poétria, parádisus* et *paradísus*, *Égyptus* et *Egýptus* ; les poètes faisaient de ces mots l'usage le plus libre, et l'on peut lire chez certains auteurs des formes comme : *anathēma, bibliothĕca, cătholicus, ecclĕsia, erĕmīta, mŏnachus, phĭlosophia, prōtoplastus, Theŏphilus* et *Thēophilus*.

La poésie ou encore la façon dont certains mots sont orthographiés dans les manuscrits nous permettent de déterminer la *prononciation* de certains sons. Nous pouvons par exemple en déduire que les diphtongues *eu* et *au* étaient souvent dédoublées (cette remarque ne vaut que pour le haut moyen âge) et que l'on disait : *seü, heü, neüter, laüs* (voyez ALL I, p. 286 et 446 ; L. Traube, *Karolingische Dichtung*, p. 112 et suiv.). Parfois aussi les *rimes* peuvent nous renseigner sur certaines prononciations régionales ; ainsi la rime *abscondi-profundi* indique une prononciation romane (Cf. H. Bresslau, NA 31, 1906, p. 145). Dans tous les pays nous trouvons des rimes comme : *amicus-antiquus, mechor-decor*. Les rimes *dimissum-ipsum, intus-cinctus, magno-domno, amnis-annis*, qui sont très fréquentes, ne peuvent pas, à notre sens, être limitées au seul domaine de la langue française. Signalons que la question de savoir comment on prononçait le latin au moyen âge n'a pas encore été étudiée à fond ; cette étude s'impose (voyez H. Jellinek, *Zur Aussprache des Lateins im MA.*, Festschrift für W. Braune, 1920, p. 11 et suiv.).

L'*orthographe* des manuscrits devrait faire, elle aussi, l'objet d'une étude systématique ; elle a varié avec le temps et la nationalité des écrivains et des copistes, et des classifications bien établies, comme celles qu'a faites L. Traube pour les Espagnols et les Irlandais (PAC, t. III, p. 791, 795), donneraient à coup sûr des indications fort précieuses (voyez A. Feder, *Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Hieronymus*, 1927, p. 13, 1, où l'auteur décèle des traces de prononciation populaire italienne). Les *Carmina figurata* de la période carolingienne nous montrent qu'à cette époque l'orthographe ne s'écarte pas en général de celle de l'époque classique. Cependant nous voyons déjà Raban Maur écrire *que* au lieu de *quae*, ou encore *Mattheus* et *Egyptus* ; ces graphies se généralisent au cours de la période qui va du XIe au XIIIe siècle, où *ae* et *oe* sont définitivement détrônés au profit de *e*. Il nous faut attendre les Humanistes pour revenir à la graphie classique. Par contre *ae* et *oe* sont parfois employés à tort : des graphies comme *aecclesia*, *praessus*, etc., ne sont pas rares. Nous relevons en outre dans les écrits de Raban Maur et d'autres auteurs encore une tendance à laisser tomber l'*h* aspiré après une consonne *(Talia = Thalia)* ; au cours des siècles suivants, *t* et *th*, *f* et *ph*, *p* et *ph*, *ti* et *ci* sont constamment confondus. Voici quelques graphies typiques pour cette époque : *sydera*, *limpha*. *Tropeum*, *cenobium*, *Phelon*, *Felon (= Phaeton)*, *Danem (= Danaem)* ; *cemens = coemens*. *Antestis = antistes*. *Yconomus*, *iconomus* (οἰκονόμος). *Ysopus = Aesopus*. *Agurium*, *agustus*, *ascultare*, *abscultare*, *obscultare = auscultare*. *Precium*, *accio* ; *Gretia*, *fatio*. *Capud*, *inquid*, *adque = atque*, *atque = adque*. *Michi*, *nichil*, *nicil* (espagnol ; voyez P. Lehmann, *Pseudo-antike Literatur des MA.*, 1927, p. 99 et 102). *Choruscare*. *Pasca*, *crisma*, *cifus = scyphus*, *scalores = squalores*, *doctilocus*. *Fantasma*, *filomena*, *prophanus*. *Habundare*, *hanelare = anhelare*, *veit = vehit*. *Hortus* : naissance, *ortus* : jardin. *Abhominari*. *Pithagoras*, *Phitagoras* ; *Protheus*, *thaurus*, *eptaticus*, *eptathecus* (Heptateuque). *Agiographus*. *Spera = sphaera*, *emisperium*. *Salmus*, *spalmus = psalmus*. *Septrum*, *ceptrum*. *Seudopropheta*. *Locuplex*, *mistus = mixtus*, *mistus = mestus (= maestus)*, dans les manuscrits mérovingiens. *Magestas*. *Antleta = athleta*. *Analetica = analytica*. *Epilenticus = epilepticus*. *Flagrare*, *fragrare* et *fraglare* sont souvent confondus, de même que *proprius* et *propius*, *frustra* et *frusta* (Cf. Appendix Probi, 180). En règle générale, on peut dire que les manuels d'orthographe du moyen âge enseignent des règles qu'ils ne suivent pas eux-mêmes.

V

MORPHOLOGIE

Si l'on trouve encore après le IXe siècle des formes qui sont en désaccord avec l'usage classique, il faut reconnaître qu'elles ne sont plus généralement répandues et qu'elles diffèrent d'auteur à auteur et d'époque à époque. On ne trouverait que malaisément, au XIIe siècle, une forme comme *valorum gloria* (Angilbert, MGH, PAC I, 360 et suiv.) et nous ne pouvons pas nous imaginer qu'un écrivain accompli comme l'Archipoète de Cologne aurait écrit *pes*, au lieu de *pedes* (*Die Gedichte des Archipoeta*, éd. M. Manitius, 1929, I, 20). Il va toutefois sans dire qu'on ne peut établir à cet égard de règles fixes et valables pour tous les poètes. Alors qu'un auteur comme Gauthier de Châtillon s'écarte fort peu des règles classiques en ce qui concerne les déclinaisons et les conjugaisons, nous relevons chez d'autres écrivains des formes comme : *o nostrate decus ; diaconem, diaconibus* (fréquent), ou encore : *sospem* = *sospitem*. On écrit assez couramment *illo* et *nullo* au lieu de *illi* et *nulli*, et, sur le modèle de *istud*, on forge un neutre *ipsud*. L'ablatif du comparatif prend régulièrement la terminaison *i : maiori*. Les mots changent et de genre *(locellum, frons serenus)* et de nombre *(cuna, insidia, caeli)*. Les mots grecs conservent en général leur terminaison primitive : on écrit *aethera* (sous la forme *etera* ou *ethera*) et *crateras*. Les formes verbales subissent, elles, des modifications plus profondes : à côté de formes comme *fugire, odire, resplendit, linquerat, cernisti, fluebat*, on trouve également *faciebo, exiebant, iuvavi* et *tultus (= ablatus)*. Les déponents sont traités en verbes actifs : *patiebat, mirares, progredierunt, castris ingressis, faidae nactae.* — On trouve aussi *ventus* dans le sens de « venu, arrivé ». Des formes comme *amantissimus* et *reverentissimus* (= « honoré, révéré ») sont régulières et ne doivent pas être modifiées. La construction périphrastique est fort recherchée : *utens sum, locutus fui, assatus fieret (= assaretur), fit sepultus, interfectus evenerit ;* on l'emploie également pour exprimer l'idée du futur : *cenaturi sunt* ou *erunt, refecturus fuero*. Parfois *esse* tombe : *ne illum amittentes*. Le participe présent est souvent remplacé par l'ablatif du gérondif : *gratulando rediit* (= « il s'en retourna en se réjouissant »), alors que l'adjectif verbal en *-dus* est employé d'une manière insolite *(Faciendus* = part. futur passif, *faciendus est = fiet ; quod si agendum promitteret. Non dubitat se occidendum.* — A côté de cette forme on trouve aussi : *raro videndus est* = « il est rare de voir ») et peut tenir lieu de participe futur : *militanda = militatura* (Règle de S. Benoît), *nocenda venena, placenda munera, sine fine manendus = mansurus.* — On

trouve enfin des formes comme : *Vestrum velle meum est ; pro posse et nosse ; sine mandere.* — Quant aux verbes exclusivement impersonnels du latin classique, ils ne le sont pas toujours en latin médiéval *(penites, pigeamus)*.

REMARQUES SUR LA SYNTAXE

Les Pronoms

En règle générale, le moyen âge a perdu le sens des distinctions et des nuances entre les divers pronoms ; en cette matière, il convient toutefois de tenir compte du degré d'influence qu'ont exercé les modèles classiques sur chaque auteur en particulier et plus spécialement sur ceux du bas moyen âge.

Hic et *is* sont employés indifféremment (pluriel : *hii* = *hi* et *ei*, *hiisdem* = *eisdem*) ; *ille*, *iste*, aussi *ipse* et *idem* prennent la place de *is*. Le pronom démonstratif est remplacé par *praesens*, *praedictus*, *praefatus*, *supranominatus*, *memoratus*, etc. On trouve fréquemment des tournures comme *milites se prodiderunt* au lieu de *milites eum prodiderunt*, ainsi que *pater suus* au lieu de *pater eius*. *Proprius* prend la place du pronom possessif *meus*, *tuus*, *suus*, *noster*, *vester*. *Ira tui (= tua)* et *nostri (= nostrae) deliciae* sont d'un usage courant et ne doivent pas être modifiés. Par ailleurs, on emprunte aux grammairiens anciens des formes comme *mis*, *tis* = *mei*, *tui*. La forme *inter se* disparaît et est remplacée par *sese invicem*, *ad invicem*, *vicibus*, ou *alterutrum*. *Inde locutus est* signifie : « il a parlé de cela » ; *unde possum tegi* doit se traduire par : « de quoi me couvrir », etc. *Quisque* veut dire à la fois *quisquis* et *quivis* ; *quidam* et *unus* servent à exprimer l'article indéfini, alors que *ille* et *iste* ont le sens de l'article défini.

Degrés de comparaison

Des formes comme *magis regulares*, *plus communis*, *magis incensior bonissimus* ne sont pas rares. Souvent les degrés de comparaison sont confondus. Ainsi on trouve le comparatif au lieu du superlatif : *ocius* peut signifier « au plus vite », *senior*, « l'aîné », *quod habent purius*, « ce qu'ils ont de meilleur », *de omnibus meliores*, « les meilleurs », etc. Le comparatif peut également remplacer le positif : *devotius orare*, « prier dévotement ». — On trouvera de même des formes comme : *quam cito*, *quam strenuiter*, *quam latenter posset*, *quantum religiosius potuit*. *Quam plures* = *quam plurimi* (à distinguer de *quamplures* = *complures*) ; *compluscula*. *Perplures*. *Satis firmus* = très. *Nimis*, *nimium magnus :* « très », et non « trop grand ». *Bene felix*, *male durus*. *Multum terribilis* (n'est pas un romanisme). *Infinitum altus*. *Permagnus*, *perpulcher* (voyez Hrotsvitha, éd. v. Winterfeld, p. 519) ; *permaximus*, *perplurimus*. *Tam proximus*, *tam lucidissimus*. *Quanto*

melius fecit, tanto mihi carus est. Quanto plus retinent, tanto sitis ardet. Tam... quam avec le comparatif = *eo... quo*. — *Nulli inferior, nulli secundus*. — *Est celsius quam sit*.

Adverbes

Amariter, pleniter, alonge (dans le ver *álonge*), *deforis, déintus* sont des formations d'un usage courant.

Prépositions

Les prépositions offrent un intérêt tout spécial, car elles ont pris, au cours du moyen âge, des significations souvent bien particulières.

A : *dulcius ab hac voce* = *quam haec vox* (cf. ALL 7, p. 125 ss.). — **ABSQUE** : *absque pari* = *sine pari*. — **AD** : *ad uxorem accipere ; ad manus habere ; potestas ad exeundum ; canes ad venandum ; gaudere ad vocem tubae ; dare ad monasterium* = *monasterio ; ad Moysen dixit ; puerum ad docendum dedit ; ad nos evocandum* = *evocandos ; ad probandum questionem* ; par contre : *metalla campanam fundendam, idoneus eam indagandam* (assez fréquent). — **APUD** : *apud Romam :* « à Rome » (se rencontre toutefois déjà chez les auteurs classiques) ; *apud* = *cum* (en latin mérovingien). — **CIS, CITRA** : *cis* et *citra* = au-delà ; *cis citraque* = en-deçà et au-delà (voyez les *Sitz.-Ber. d. Berlin. Akad. d. Wiss.*, 1921, p. 378 et suiv. ; E. Assmann dans *Glotta* 21, p. 62 et suiv.). — **CIRCA** : *cura circa deliquentes*. — **CUM** : *mons tegitur cum nube ; nobiscum comitatur ;* par contre : *multis lacriminis discesserunt*. — **DE** : *de* se trouve fréquemment dans le sens de *ex : de luto inquinatus ; laetus de ; fiala de vino* (n'est pas un romanisme) ; *desub caelo :* « sous le ciel » (Bible). — **EX** : *ex desiderio ardere ; ex pane edere*. — **IN** : *in regem accipere ; in aestate ; in ore gladii interficere ; in aure audire* (avec, à l'aide de) ; *thesaurus in auro et argento* (en, composé de) ; *penuria in vino ; in obvium eius ;* par contre : *perrexit Fuldense monasterium*. — **INTRA, INFRA** : *intra* et *infra* sont souvent confondus (voyez le *Waltharius*, v. 560 : *inferius* = *interius ;* n'est pas un germanisme). — **IUXTA** : *iuxta* peut signifier « conformément à, selon, d'après » : *iuxta meum posse* = « eu égard à ce que je puis ». — **PER** : *per* avec des noms de personne = *a ; passurus mortem per nostrum amorem* = *propter ; caedere per frusta :* « en morceaux ». — **PRAE** : *lacrimae fluunt prae gaudio ; prae penuria ; habere prae manibus*, « sous la main ». — **PRO** : « à cause de, par (causal et final) » : *pro metu gehennae ; prohibeor pro rusticate ; pro faida nacta patriam deseruisti ; pro redemptione hominum mortuus ; pro posse* = selon, d'après. — **RETRO** : *vade retro me ; retro mundi principia*. — **SUB** : *sub tempore festo ; primis sub annis ; stans sub facie ; domini sub honore sacratus ; sub gladio caeditur; sub omni celeritate*. — **SUPER** : *dixit super fratres* (au sujet de, sur) ; *pavitare super miracula*. — **USQUE** : *usque loca promissionis*.

Conjonctions

A côté de *et*, *ac*, *atque*, on trouve aussi *vel* et *seu* (on ne peut assez attirer l'attention sur ces deux dernières formes, qui sont si souvent cause d'erreurs), *quin*, *quoque*, *etiam*, *nihilominus*, *pariter*, *pariterque*, *simul (pectore carne simul)*, *necnon*, *necne*, *sed et* dans le sens de « et ». — *Que* est souvent employé là où l'on attendrait normalement *et*: *rapuique comedi* = *rapui et comedi*, *natusque spiritus* = *natus et spiritus*. = *Aut... aut* = *et... et*. — Les formes *nam*, *namque*, *enim*, *etenim* et même *sed*, *at*, *vero* perdent leur sens primitif et font, elles aussi, fonction de conjonction copulative. Ailleurs *nam* et *enim* sont employés comme conjonctions adversatives. *Sic* peut signifier « alors ».

Dans les propositions temporelles, *cum* est souvent remplacé par *dum*, accompagné de l'indicatif ou du subjonctif. *Mox ut*, *mox ubi*, *statim ubi* signifient « aussitôt que ». *Tres anni sunt quod (quia)* = « il y a trois ans que ». *Usquequo hoc fieret*.

Dans les propositions finales, à côté de *ut*, on trouve *quo*, *quatenus* (aussi *quatinus*), *qualiter*, qui sont d'un usage très répandu. *Iubere ut; iuvare quod*, *permittere quod* sont des tournures généralement admises. — Après les verbes exprimant la crainte *(verba timendi)*, on rencontre *quod* et *quatenus*.

La cause est exprimée par les conjonctions *eóquod*, *preóquod* (*quare* mérovingien = franç. *car*). Après les *verba dicendi* et *sentiendi*, nous avons les conjonctions suivantes : *quod*, *quia*, *quoniam*, *qualiter*. On trouve toutefois des tournures comme : *dixit amarent me* (= il a dit qu'ils m'aimeraient), qui ne doivent pas être tenues pour des germanismes.

Particules interrogatives : *si* = « si » ; *si... an* = « si... ou ». *Numquid*, *numquidnam*, *utrum* (dans les interrogations simples) = « si ». *Quamne diu*. *Ut quid* = « pourquoi ? ».

Syntaxe des cas

Dans le latin médiéval, la syntaxe des cas s'écarte délibérément de la syntaxe classique. On trouvera chez les auteurs médiolatins des constructions comme : *dignus*, *condignus avorum* (comme déjà, antérieurement) ; *eruditus legis divinae; gloriatur iniuriarum; ovans rumoris ; fraudare promissorum ; licencia abire (ad abeundum) ; plenus de argento ; iubere*, *vetare alicui ; Deus adiuva mihi Notkero ; miserere nobis ; medebitur tui ; participabit Christo* (= il aura part aux mérites du Christ) ; *sequentes abbati ; deductus imperatori* (= devant l'Empereur) ; *benedicere*, *maledicere aliquem ; quaerere aliquem* (= demander), *petere aliquem* (= prier quelqu'un) ; *carere*, *nocere aliquem ; indigebat suffragium ; scriptoria studebat ; excessit vitam ; uti*, *frui*, *fungi* avec l'accusatif ; *profectus Italiam ; dedit ad populum (populo)*.

Emploi des modes

L'emploi du subjonctif et de l'indicatif n'est plus aussi strictement délimité dans le latin médiéval que dans la langue classique, et nous voyons chaque auteur en user un peu à sa guise.

Ainsi nous trouvons l'indicatif dans les interrogations indirectes, dans le discours indirect, dans les propositions exprimant un souhait, ainsi que dans les propositions finales après *ut*, *quo*, *quatenus*. En outre, l'indicatif est employé fréquemment dans les propositions consécutives.

Dans les propositions temporelles, nous avons tantôt l'indicatif, tantôt le subjonctif, après *dum* et *cum*. *Quamvis* peut se construire avec l'indicatif, *quamquam* avec le subjonctif.

L'infinitif a considérablement étendu son domaine ; on s'en sert par exemple avec les verbes *petere*, *rogare*, *praecipere*, *permittere*, *timere*. On trouvera des tournures comme : *putat meruisse*, « il croit avoir mérité ».

L'infinitif est encore fréquemment employé pour indiquer le but de l'action exprimée par le verbe qu'il accompagne : *abiit manducare*. — *Fecit*, *curavit domum extruere* : « il fit construire ».

En ce qui concerne le participe, il convient de signaler que, dans le haut moyen âge, l'ablatif absolu est remplacé parfois par un accusatif et un nominatif absolus. Les règles d'accord du *participium coniunctum* ne sont pas toujours scrupuleusement observées ; on trouve des constructions comme : *intranti venator fit comes eius* et dans le *Ruodlieb* (V, 306), on peut lire : *Pascha fuit mihi... semper habens* (au lieu de *habenti*).

Syntaxe des temps

Le latin médiéval ne respecte pas toujours les distinctions exprimées par les différents temps du passé. Ainsi, l'imparfait peut avoir le sens de l'aoriste ; le parfait et l'imparfait sont souvent employés concurremment, sans exprimer une nuance spéciale et le plus-que-parfait est très fréquemment employé comme temps du récit. Souvent le plus-que-parfait du subjonctif remplace l'imparfait du même mode. Le présent fait office de futur, et le futur simple permute avec le futur antérieur. Il n'est pas rare de voir le participe présent exprimer des actions passées, ou de rencontrer l'imparfait du subjonctif dans des propositions exprimant un souhait réalisable. Signalons la tendance générale à paraphraser les verbes au moyen de *coepisse* accompagné d'un infinitif, même en dehors du sens inchoatif. *Coepisse* peut être remplacé par *velle*, *posse* ou encore *debere*. Remarquons enfin que certains verbes ont acquis une valeur et une signification atténuées ; *quod esse dinoscitur*, *constat*, *probatur* (*probaris* à la fin du vers) n'est qu'une façon de paraphraser le verbe, et ne signifie pas nécessairement : « on sait que, il est prouvé que, etc. » ; de même *videri* ne doit pas être pris toujours dans le sens de « sembler ». — On a tenté d'identifier la nationalité de certains auteurs en étudiant l'emploi

qu'ils font des divers temps du verbe; cette entreprise n'a pas donné de résultats ; il ne semble pas qu'elle puisse en donner jamais.

Le caractère de la langue d'un poète ou d'un prosateur dépend essentiellement du degré d'influence qu'ont exercée sur elle les éléments que nous venons d'esquisser. Il apparaît donc impossible de composer une grammaire générale du latin médiéval, de même qu'il est absurde de poser la question, si souvent entendue : « Ceci ou cela est-il *proprement* du latin du moyen âge ? ». Il n'en faudrait d'autre part pas conclure que le latin médiéval n'est soumis à aucune règle.

Le latin s'apprenant à l'école, il convient de tenir compte à tous coups non seulement de la nationalité et de l'époque de chaque auteur, mais aussi de son talent, de son sens de la langue et de sa culture ; déjà Bède faisait remarquer à bon droit : *vulgares poetae necesse est rustice, docti faciant docte.* A côté de bons auteurs, le moyen âge en a connu aussi de médiocres. Il en est ainsi à toutes les époques ; la littérature classique n'y a pas échappé, mais nous pouvons difficilement nous en rendre compte, car l'Antiquité a fait elle-même un tri sévère et seuls les écrivains de valeur sont parvenus jusqu'à nous. Si les innombrables manuscrits du moyen âge contiennent une telle proportion d'écrits quelconques, c'est, sans aucun doute, que nombre d'ouvrages remarquables ont été perdus ou que ceux qui nous ont été conservés, ne l'ont été que par l'effet du hasard.

Les bons écrivains suivent assez scrupuleusement les règles de la grammaire ; ils respectent celles de la métrique, correction que l'on ne peut pas attendre d'un poète obscur et ignorant. En général, on ne tient pas suffisamment compte de ces différences de qualité ; on ne peut cependant les perdre de vue si l'on veut porter un jugement sain sur la littérature médiolatine : une discrimination s'impose, surtout lorsqu'il s'agit de composer des anthologies.

VII

LES FORMES LITTÉRAIRES

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est l'école qui a initié les auteurs médiévaux à la littérature et aux procédés classiques ; il en est tout naturellement résulté que l'élément formel a pris chez eux une importance capitale. Cette prédilection pour la perfection formelle et la virtuosité technique est une des caractéristiques les plus frappantes de la littérature médiévale ; à l'étudier on n'en comprendra que mieux le moyen âge. On pourra voir à ce sujet l'ouvrage capital de W. MEYER, *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rhythmik* (Berlin, 1905-1936, 3 vol.), ainsi que la *Cultura medioevale e poesia latina d'Italia nei secoli XI e XII* (Rome, 1892, p. 319 et suiv.) de U. RONCA [1].

A) LA POÉSIE

a) *La poésie métrique.*

Il n'y a pas, à vrai dire, de solution de continuité entre la poésie métrique classique et la poésie métrique médiévale. Les règles métriques traditionnelles restèrent en vigueur à travers tout le moyen âge. En ce qui concerne les formes métriques, les poètes médiolatins marquèrent une prédilection toute spéciale pour l'hexamètre et le pentamètre. Seuls quelques rares auteurs font exception à cette règle : citons Walahfrid Strabon, Sédulius Scottus et Metellus de Tegernsee (médiocre édition de P. PETERS, 1913). A côté de l'examètre et du pentamètre, on trouve naturellement la strophe hymnique ambrosienne (quatre dimètres iambiques) et quelques strophes saphiques. Les classiques étant les modèles, les règles traditionnelles sont appliquées avec plus ou moins de rigueur selon qu'elles ont été plus ou moins bien comprises. En ce qui concerne la prosodie, on pourra s'en référer à ce que nous avons dit plus haut (chapitre IV).

---

[1] Dans la troisième édition de son *Einführung* (*Nachträge*, p. 55), K. Strecker signale, pour être citées ici, les études suivantes relatives aux théories littéraires médiévales : E. R. CURTIUS, *Dichtung und Rhetorik im Mittelalter* (Deutsche Vierteljahrschrift f. Literaturwissenschaft u. Geistesgeschichte XVI, 1938, p. 435 et suiv) ; Ch. S. BALDWIN, *Medieval Rhetoric and Poetic to 1400, interpreted from representative works*, 1928 ; H. CAPLAN, *Mediaeval artes praedicanti, a handlist*, 1934 ; *Mediaeval artes praedicanti, a supplementary handlist*, 1936. Signalons en outre : E. R. CURTIUS, *Zur Literarästhetik des MA* (dans *Zeitschr. f. Romanische Philologie*, LVIII, 1938, pp. 1-50, 129-232, 433-79) ; *Mittelalterliche Literaturtheorien* (*ibid.*, LXII, 1942, pp. 417-91) ; *Rhetorische Naturschilderung im MA.* (RF LVI, 1942, pp. 219-56) ; R. Mc KEON, *Rhetoric in the middle ages* (SP 1942, pp. 1-32) ; E. DE BRUYNE, *Etudes d'esthétique médiévale*. Brugge, 1946, I-III. — Sur la prédication, on pourra voir, e. a., outre les ouvrages et articles (dans SP II et IV) de CAPLAN, les *Artes praedicanti* de Ph. M. CHARLAND (Paris-Ottawa, 1936).

Nous ne pouvons assez attirer ici l'attention sur le fait que l'orthographe, au moyen âge, s'écarte sensiblement de celle que nous adoptons pour l'édition des textes classiques ; *ae* s'écrivant *e*, on trouvera fréquemment *ĕ* à la place de *ae* : ainsi *mĕrorem* = *maerorem*, et la forme *spĕra* (Waltharius, v. 1152) = *sphaera* (forme qui se trouve déjà chez Prudence) voisine avec *spērula* (Ecbasis Captivi, v. 682). Nombre de choses qui choquent disparaîtront le jour où l'on éditera tous les textes médiévaux avec l'orthographe qui leur est propre, car la graphie classique est cause d'erreurs continuelles et donne des images faussées, surtout en ce qui concerne la rime ; comme, d'autre part, l'orthographe médiévale est loin d'être unifiée, il serait indispensable de s'entendre sur la convention à adopter.

La technique du vers, au moyen âge, a une certaine tendance à s'affranchir des règles traditionnelles. On s'écarte peu à peu des modèles classiques ; de nouvelles licences poétiques viennent grossir le nombre de celles permises déjà auparavant. Ainsi une syllabe finale brève peut être allongée à *l'arsis*, en particulier devant la césure (généralement penthémimère), ou encore par diérèse : *sit tibi potus aquā/sit magnus carduus esca* (Cf. G. CHRISTENSEN, *Das Alexanderlied Walters von Châtillon*, 1905, p. 56 et suiv. ; pour des licences analogues chez les Classiques, voyez Fr. VOLLMER, *Münchener SB.*, 1916, 3. Abhandlung, 3 Februar). C'est surtout à la césure du pentamètre que cette liberté se fait le plus sentir : on va jusqu'à y admettre l'hiatus généralement proscrit. Certains auteurs (Poeta Saxo, Hrotsvitha), qui l'évitent en général dans l'hexamètre, le tolèrent à cet endroit. Matthieu de Vendôme va plus loin encore, et n'hésite pas à construire un vers comme : *te medium cardi/nalibus esse iubes.*

L'*h* a souvent la valeur d'une consonne, et ce non seulement chez les poètes allemands ; de ce fait, il peut allonger par position la syllabe précédente, même dans le temps faible *(thesis) : sternúntūr haúd mora.*

Conformément à l'usage classique, *sc (sch)*, *st* et *sp* en tête de mot n'influent pas sur la quantité de la syllabe qui précède. L'*o* final, qui déjà à l'époque d'Auguste était tantôt long, tantôt bref *(anceps)*, devient bref, même à l'ablatif du gérondif (qui, comme nous l'avons signalé plus haut, remplace fréquemment le participe) : *expergiscendŏ soporem* ; par ailleurs l'*o* de l'ablatif est toujours long, alors que l'*a* du même cas peut être bref, ainsi que l'*a* final de certains mots comme *postea*, *erga*, etc. (Cf. L. TRAUBE, *Karolingische Dichtung*, 1888, p. 28, 1). L'*i* du datif de la troisième déclinaison devient *e* lorsque les exigences prosodiques réclament une syllabe brève ; inversement l'*e* de l'ablatif se mue en *i* (Cf. L. TRAUBE, *ibid.*). L'hiatus est généralement évité, aussi bien dans la poésie rythmique que dans la poésie métrique. Lorsqu'il se rencontre dans des poèmes d'une prosodie correcte, il résulte souvent d'une citation textuelle, et plus particulièrement d'une citation de la Bible. Sur le chapitre de l'élision, les poètes sont en complet désaccord ; les uns, comme Hrotsvitha, l'auteur du *Ruodlieb* et le poète des *Gesta Apollonii*, l'évitent avec soin, et Alexandre de Villedieu la proscrit (*Doctrinale*, v. 2432 et suiv.). A l'époque carolingienne, la tmèse est d'un usage fort répandu

et affecte parfois des formes bizarres comme : *Burgun- adiere -diones* (exemples nombreux dans les MGH, PAC 3, 818 ; 4, 1164). Il est fort probable que des fautes aussi grossières sont dues à l'influence de certains grammairiens anciens (Ennius). Au début du XII[e] siècle (± 1100), on réapprend à écrire des hexamètres sur le modèle et le patron classiques : la forme devient plus correcte, de nombreuses chevilles comme *denique, quoque, quippe*, etc., sont bannies ; les diminutifs fréquemment employés pour donner au vers une allure plus légère, le sont aussi (Cf. E. FARAL, édition de Matthieu de Vendôme, dans les *Arts poétiques*, p. 167, § 46). Encore que l'on connaisse fort bien les règles régissant la structure de l'hexamètre — par exemple en ce qui concerne les fins de vers —, ces règles ne sont pas toujours appliquées ; ainsi, parmi les milliers d'hexamètres écrits par Théodulphe d'Orléans, il en est peu qui se terminent par des mots de quatre ou de cinq syllabes, alors que le poète ne craint pas l'usage d'un monosyllabe final. Quant aux vers spondaïques, ils sont d'une extrême rareté. Signalons que ces divers sujets n'ont pas encore été traités systématiquement (Cf. H. CHRISTENSEN, *op. cit.*, p. 43). Pour les mots grecs, voyez p. 33.

L'introduction dans le vers de la *rime léonine*, qui se trouve, en général, après le troisième temps fort *(Curia Romana / non curat ovis sine lana)*, a exercé une influence prépondérante sur le développement de l'hexamètre et du distique. On consultera à ce sujet les ouvrages suivants : W. MEYER, *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rhythmik* I, p. 75 et suiv. ; L. MURATORI, *Dissertatio de rythmica veterum poesi* (in *Antiquitates Italiae*, 3, p. 664 = Migne, *Patrologiae latinae cursus completus*, vol. 151, p. 755) ; E. DU MÉRIL, *Poésies latines populaires antérieures au XII[e] siècle*, 1843, p. 82 et suiv. ; W. GRIMM, *Zur Geschichte des Reims*, 1852. — Dans une étude intitulée *Leoninische Hexameter und Pentameter in 9. Jhrh.* (NA 44 1922, p. 213 et suiv), Karl Strecker esquisse de la façon suivante l'histoire de la rime léonine : cette rime, que l'on rencontre parfois chez les auteurs classiques, se trouve fréquemment chez les auteurs de la basse époque : Sédulius en fait un usage constant dans son *Carmen Paschale* ; elle disparaît des ouvrages des poètes néo-classiques de l'époque carolingienne — encore qu'elle se maintienne à Reims et dans les environs de cette ville — pour se répandre ensuite à nouveau au cours des années 800, et s'imposer à la fin du IX[e] s. Au cours du X[e] siècle, certains auteurs, comme Hrotsvitha, en font un usage constant ; chez d'autres, elle est moins répandue. Au XI[e] siècle, on la trouve fréquemment chez l'auteur du *Ruodlieb*, alors que le XII[e] siècle, caractérisé par un retour aux modèles classiques, la néglige : certains poètes, comme celui de l'*Ysengrimus* et Gauthier de Châtillon, l'évitent systématiquement, tendance contre laquelle réagit vigoureusement Matthieu de Vendôme (Cf. E. FARAL, *Les arts poétiques*, p. 166, § 43). (Voyez l'essai de A. PANNENBORG, *Über den Ligurinus*, Forschungen z. deutschen Geschichte 11, 1871, p.184 et suiv., dans lequel l'auteur groupe une série de poèmes écrits en hexamètres d'après la présence ou l'absence de la rime léonine). — Certains poètes ont cru en outre nécessaire d'enjoliver l'hexamètre

à l'aide de rimes diverses ; ainsi nous avons les *hexametri caudati*, constitués par deux ou plusieurs hexamètres rimant entre eux ; les *hexametri cruciferi* ou hexamètres à rimes croisées, etc. (Cf. à ce sujet W. MEYER, *op. cit.* ; A. CROKE, *An essay on the origin, progress and decline of rhyming latin verse*, 1828). — A côté de la rime, il convient de mentionner l'*allitération* : celle-ci ne fut jamais d'un usage généralisé, et elle a conservé son caractère primitif d'ornement occasionnel. On la trouve toutefois fréquemment dans l'œuvre des poètes Anglo-Saxons. W. Meyer en a conclu — conclusion à notre sens peu fondée — que les Germains leur devaient l'allitération, comme ils leur devraient plus tard de connaître l'usage de la rime (*op. cit.*, 2, p. 366 et suiv.).

Parmi les genres littéraires les plus pratiqués pendant le haut moyen âge, il faut signaler en tout premier lieu les *Abécédaires* et les *Acrostiches*. Les *Abécédaires* sont des poèmes dans lesquels les premières lettres de chaque strophe suivent l'ordre alphabétique, entreprise compliquée par la présence des consonnes *K* (devant *a* seulement), *X*, *Y* et *Z*. Pour la strophe commençant par *X*, on tournait généralement la difficulté en la faisant débuter par le mot *Christus*, dans la forme abrégée *XPS* ; un moyen plus simple encore consistait à laisser de côté les strophes débutant par ces quatre lettres. Quant aux *Acrostiches*, ce sont des poésies dans lesquelles chaque strophe ou chaque vers (hexamètres) commence par une lettre donnée, de façon à ce que l'ensemble de ces lettres, lues de haut en bas, forme un nom, un vers, une dédicace, etc. Pendant la période carolingienne, nous trouvons fréquemment les « poèmes figurés » *(carmina figurata)*, faits sur le modèle de Porfyre Optatien (éd. E. KLUGE, 1925), poèmes dont les vers représentent par leur disposition un objet donné ; l'exemple le plus connu sont les *Laudes sanctae crucis* de Raban Maur (Migne, *Patrologiae latinae cursus completus*, vol. 107, p. 137 ; éd. A. HENZE, 1847).

Les règles qui régissent la rime sont à peu près les mêmes pour la poésie métrique, la poésie rythmique et la prose, ce qui nous permettra d'en faire un exposé unique. A première vue, la technique médiévale est bien faite pour nous étonner, tant elle diffère de nos conceptions modernes. Ainsi, dans le haut moyen âge, deux vers riment lorsque la voyelle et la consonne finales de la dernière syllabe sont les mêmes *(hominem — maiorem)* ; on se contente même de l'assonnance, où seule la voyelle est la même *(praeceps-hominem)*, et certains poètes n'hésitent pas à considérer comme rimant des mots qui n'ont de commun que la consonne finale *(mater-operatur)*. A l'époque mérovingienne et dans certains poèmes carolingiens, on fait rimer les voyelles sourdes *o* et *u*, de même que les voyelles sonores *e* et *i* (Cf. W. MEYER, *GGN*, 1915, p. 253 et suiv.). Hrotsvitha laisse souvent se répondre les voyelles *a* et *o*, et l'on trouve même dans son œuvre des rimes comme *Christi-rara*, alors que le poète du *Ruodlieb* se permet des licences plus grandes encore. D'autre part, on peut trouver dans la littérature du haut moyen âge des rimes qui portent sur les deux et même les trois dernières syllabes du vers ; on les rencontre surtout dans les écrits des poètes irlandais, que l'on

appelait *Scoti*, ainsi que chez les auteurs Anglo-Saxons (Cf. W. Meyer GGN, 1916, p. 605 et suiv.). Cet usage se répandit graduellement, et, vers 1100, la règle voulait que la rime portât sur les deux dernières syllabes. Il va sans dire que cette règle fut plus d'une fois transgressée, et par plus d'un poète. L'usage voulait de même que la rime fut pure, chose que l'on ne perdra pas de vue lorsqu'on a affaire à des textes altérés. Ainsi. lorsqu'on relève chez de bons poètes — pour ne pas parler des médiocres, chez qui la chose doit moins nous étonner — des licences ou, du moins, ce que l'on prend pour des licences (Archipoète : *verecundo* — *precum do*), il convient avant tout d'étudier leur technique personnelle, en se gardant bien de perdre de vue que la prononciation de leur langue nationale a pu influer sur leur manière d'écrire ; ainsi les poètes d'origine romane tiennent la rime *profundum* — *nondum* pour une rime pure et des rimes comme *antiquus-amicus* sont courantes dans tout le domaine de la médiolatinité (Cf. chapitre 4). Enfin, on tiendra compte de ce que la prononciation du latin, au moyen âge, n'est plus la même que celle de l'époque classique et que, de ce fait, des rimes comme *vultĭs-multīs* et *prōnus-bŏnus* sont en tout point régulières. — Pour nous, modernes, la rime commence à la dernière voyelle accentuée ; pour le poète du moyen âge, elle porte en outre sur la voyelle non accentuée de la syllabe précédente, aussi bien dans une fin de vers de rythme ascendant que dans un vers de rythme descendant *(ímperàt-póteràt, áctiò-cóntiò)*. — Si les poètes évitent en général de faire rimer un mot avec lui-même, ils aiment par contre que se répondent des mots de forme identique et de signification différente (comme, par exemple, *mundus* = monde et *mundus* = pur), procédé qui est dans la note badine de la poésie rythmique. A l'encontre de l'usage moderne, les mots composés de même racine *(decipis-accipis)* riment normalement. Les poètes se plaisent enfin à des associations comme *minimos-viri mos, odorem-modo rem*, etc., mais ce ne sont là souvent que des tours de force, et qui n'ont d'autre objet que de faire valoir la virtuosité de l'artiste. — W. Meyer (GGN 1907, p. 168 et suiv.) a cru pouvoir prétendre que l'on évitait la répétition de la même rime dans les poèmes comptant plusieurs strophes ; de nombreux exemples montrent que cette règle n'était pas toujours observée.

b) *La poésie rythmique.*

Tandis que la poésie métrique tentait de se rajeunir à l'aide des divers artifices que nous venons d'énumérer, naissait la poésie rythmique, la création la plus originale du moyen âge. Comme elle était plus facile à manier (Cf. Ekkehard IV, *Casus sancti Galli*, éd. G. Meyer von Knonau, 1877, chap. 26), la poésie nouvelle eut tôt fait de supplanter la poésie métrique dans le royaume des Mérovingiens et en Italie ; la poésie métrique ne se maintint que par place et ne fut plus pratiquée que par quelques lettrés, au nombre desquels il convient de citer avant tout les Anglo-Saxons. L'idéal classique poursuivi par la Renaissance Caroline entrava les progrès de la

poésie rythmique, en tentant de l'adapter aux règles de la poésie métrique. Aussi, au cours du x[e] siècle, la poésie rythmique disparaît à moitié, pour renaître bientôt au xi[e] siècle, grâce à ses nombreux rapports avec la musique. Au xii[e] siècle, elle atteint son plein épanouissement, constituant ce qu'on appelle à tort, par une généralisation abusive, la *poésie des Goliards* (ce terme ne s'applique bien entendu qu'à la poésie profane).

C'est à W. Meyer que revient l'honneur d'avoir fixé les règles de cette poésie nouvelle (voyez : *Der Ludus de Antichristo. Über die lateinischen Rhythmen*. Münchener SB., 1882, 1, p. 41 et suiv. ; *Gesammelte Abhandlungen z. mittellat. Rhythmik* I, p. 170 et suiv. ; GGN, 1908, p. 31 et suiv. ; GGN, 1913, p. 104 et suiv., p. 177 et suiv. ; GGN, 1915, p. 226 et suiv. ; — sur les théoriciens médiévaux, voyez Giov. Mari, *I trattati medievali di ritmica latina*. Milan, 1899). C'est également lui qui, le premier, a étudié la question si controversée de l'origine et des débuts de la poésie rythmique. (Münchener SB., 1885, p. 268 et suiv. ; *Gesammelte Abhandlungen z. mittellat. Rhythmik* II, p. 1 et suiv. ; *Fragmenta Burana*, 1901, p. 146 et suiv.) [1]. On pourra consulter sur cette matière les études que voici : W. Brandes, *Des Auspicius von Toul rhythmische Epistel an Arbogastes von Trier* (in Jahresbericht des Gymnas. in Wolfenbüttel, 1905) ; W. Meyer, GGN, 1906, p. 192 et suiv. ; P. Maas, Byzantinische Zeitschrift 17, 1907, p. 239 et suiv. ; W. Meyer, GGN, 1908, p. 194 et suiv. ; P. Maas, Byzantinische Zeitschrift 17, 1907, p. 587 et suiv. ; W. Brandes, Rheinisches Museum 64, 1909, p. 57 et suiv. ; W. Meyer, GGN, 1909, p. 373 et suiv., où l'auteur traite de l'usage du mot *rythmus (rythmus, rithmus, rigmus, rickmus, rismus, rimus)* au moyen âge. Voyez aussi : W. Braune, *Reim und Vers* (SB. der Heidelberger Akademie d. Wissensch., 1916, 11. Abhandlung).

Les règles les plus importantes de la poésie rythmique peuvent se résumer comme suit : la valeur métrique du mot n'entre pas en ligne de compte, mais seul l'accent tonique ; c'est-à-dire que l'on se base sur l'accent que les mots portent dans la prose, d'où le nom de *prosa* sous lequel on désigne parfois la poésie rythmique. De métrique, le vers devient syllabique : il se fonde sur le nombre des syllabes, nombre qui doit être le même pour des vers qui se répondent (cette règle connaît des exceptions, qui ne sont pas limitées au seul domaine poétique de l'Allemagne, ainsi qu'on le croit parfois). La cadence des fins de vers doit être identique, soit ascendante (⏑ ⏊), soit descendante (⏊ ⏑) (ces notations, empruntées à la poésie métrique, ne sont employées ici que par analogie et ne répondent pas à la réalité). D'après ce système de notation, on figure de la façon suivante un vers de sept syllabes de rythme descendant : 7 — ⏑ *(ut hóminés salváret)*.

A ses débuts, la poésie rythmique ne suit pas strictement les règles de la rime ; plus tard (xii[e] siècle), une rime portant sur deux syllabes relia les vers entre eux. Exception faite pour les cadences finales,

---

[1] Sur le problème du passage de la versification quantitative à la versification rythmique, on pourra consulter H. Vroom, *Le psaume abécédaire de saint Augustin et la poésie latine rythmique* (Nimègue, 1933) (cf. E. Tréhorel dans REL 1939, pp. 309-29), dont les théories ont été combattues par M. Nicolau dans un article intitulé *Les deux sources de la versification latine accentuelle* (ALMA, IX, 1934, pp. 55-87) *(N. d. tr.)*.

le vers n'est pas soumis à un rythme régulier ; il peut débuter indifféremment par une syllabe accentuée ou par une syllabe atone, mais en règle générale, et pour éviter le heurt de deux syllabes toniques, on fait alterner les syllabes accentuées et les syllabes non accentuées (on évite en général d'introduire dans le vers des monosyllabes frappés d'un temps fort, comme, par exemple : *mós*). Ainsi les vers (*Moralisch-satirische Gedichte Walters von Châtillon*, éd. K. Strecker, 1929, p.18, strophe 2) : 7⏑ — *quód solébam dícerè* — ⏑ — ⏑ — ⏑ — et 7⏑ — *expértus sum óperè* ⏑ — ⏑⏑ — ⏑ — peuvent parfaitement correspondre, sans qu'il soit nécessaire d'unifier les cadences, ainsi qu'on croit généralement devoir le faire (dans le vers que nous venons de citer, la correction semble devoir être : *súm expértus óperé*). — En ce qui concerne la cadence, il n'est pour ainsi dire pas deux poètes qui en appliquent les règles de même ; toutefois les écrivains consciencieux observent soigneusement le rythme et parviennent à éviter parfois complètement tout changement de cadence. Une modification rythmique qui donnerait une fin de vers dactylique, comme *transgrédiar múrum* au lieu de *grádiár trans múrum*, est tenue pour incorrecte. Aux endroits où la technique des bons poètes s'écarte de la règle, il convient de rechercher si le vers incriminé n'est pas une citation, comme c'est le cas pour la fin de vers *transgrédiar múrum* (= Psaume 17, 30 ; cf. *Moralisch-satirische Gedichte Walters von Châtillon*, éd. K. Strecker, 1929, p. 141, str. 10).

On peut également justifier par une citation des fautes d'une autre nature, comme une cadence finale incorrecte, un hiatus dans le corps du vers ou à l'hémistiche, choses qui, aux époques tardives, furent considérées comme particulièrement fâcheuses, au point d'être proscrites. Ajoutons que la poésie rythmique ignore l'élision.

Pendant la première période de la poésie nouvelle, les formes poétiques sont peu nombreuses et calquées sur les combinaisons métriques classiques. Les grands vers sont divisés en deux parties : le vers de quinze syllabes de rythme ascendant 8 — ⏑ + 7 ⏑ — (8 — ⏑ est généralement décomposé en 4 — ⏑ + 4 — ⏑), correspondant à l'octonaire trochaïque catalectique, est très en faveur (exemple : *Apparébit répentína mágna díes dóminí*, PAC 4, p. 507), ainsi que le dodécasyllabe de rythme ascendant 5 — ⏑ + 7 ⏑ — (*Súscipe, píum, ó tu Chríste, Károlùm*, PAC 1, p. 436, 20, 2), correspondant au sénaire ïambique. On rencontre également le vers de l'hymne ambrosien 8 ⏑ — (*Per sálvatórem íterúm/vénit mágna redémptió*, avec changement de cadence, PAC 4, p. 498, 15), ainsi que les petits vers 8 — ⏑ (4 — ⏑ + 4 — ⏑), 7 ⏑ — et 7 — ⏑.

En général, trois ou quatre vers étaient réunis en strophe, la plus grande partie de la poésie rythmique étant faite pour être chantée avec un accompagnement musical. Dans certains cas, la troisième strophe est considérée comme épode et dotée d'un accompagnement différent (voyez W. Meyer, *Fragmenta Burana*, p. 168 et suiv.). Au début, la poésie était liée à un nombre restreint de combinaisons ; à partir de 1100, les poètes créent toute une série de schémas rythmiques nouveaux, tant pour les vers que pour la rime. Ainsi naît une poésie lyrique très riche dont nous trouvons les exemples les plus

marquants dans les *Carmina Burana* et le recueil d'Arundel (*Die Arundel-Sammlung mittellateinischer Lieder* éd. W. MEYER. Berlin, 1908).

Le principe nouveau, d'après lequel le poète invente lui-même le schéma de son œuvre et crée la mélodie qui en sera le support, dérive à coup sûr de la musique, et plus particulièrement de la musique liturgique (W. MEYER, *Fragmenta Burana*, p. 169 et suiv.). Au cours du moyen âge, la musique sacrée prend en effet une extension toujours grandissante et donne naissance à toute une série de superbes mélodies. C'est probablement en France que l'on songea pour la première fois à adapter un texte aux mélodies groupées autour de l'Alleluia du graduel de la messe ; ces textes, faits pour répondre à une suite variée de tons, devaient être eux-mêmes très diversifiés. Cette innovation eut une répercussion profonde et connut un succès considérable, entre autres dans les milieux de Saint-Gall (Notker le Bègue *(Balbulus)*, mort en 912 ; la théorie, autrefois répandue, selon laquelle Notker Balbulus aurait été l'inventeur et le promoteur de cette espèce de prose musicale, semble fondée sur des bases bien fragiles). Ainsi naquirent de nombreux textes qui ne sont en rien soumis aux règles de la poésie métrique ou de la poésie rythmique, et qui constituent une sorte de prose spécialement destinée au chant. Comme les mélodies étaient faites pour être exécutées par des chœurs antiphoniques, exécution au cours de laquelle le second demi-chœur reprenait la mélodie chantée par le premier demi-chœur, il en est résulté que le texte devait compter de part et d'autre un nombre égal de syllabes et de cola ; ainsi naquirent les paires de strophes. Ces textes qui, comme nous l'avons dit plus haut, ne suivent primitivement pour ainsi dire aucune des règles de la métrique, de la rythmique et de la rime, furent appelés *sequentia* (séquence) en Allemagne, *prosa* (prose) en France (voyez : J. WERNER, *Notkers Sequenzen*, 1901 ; C. BLUME, *Liturgische Prosen erster Epoche... insbesondere die dem Notkerus Balbulus zugeschriebenen nebst Skizze über den Ursprung der Sequenz*, A. h., vol. 53, 1911 ; K. BARTSCH, *Die lateinischen Sequenzen des MA.*, 1868). — Avec le temps, les règles de la poésie rythmique et de la rime s'étendirent à ce domaine nouveau (Cf. *Sequenzen des Übergangsstiles*, A. h., vol. 54), et, en fin de compte, la « séquence nouvelle » différa complètement de la séquence primitive. Peu à peu, le principe de la liberté d'invention se perdit, et bientôt les paires de strophes ne seront plus détachées les unes des autres (sur Adam de Saint-Victor et les séquences qu'on lui attribue, voyez C. BLUME, A. h., vol. 54, *Introduction*). Il est malaisé de dater avec précision les époques auxquelles sont nées les différentes sortes de séquences, car plus tard on les trouve concurremment durant tout le moyen âge.

L'invention simultanée des textes et des mélodies et l'indépendance de l'artiste vis-à-vis des règles traditionnelles, donnèrent à la poésie religieuse (séquences) un essor remarquable ; la poésie profane devait ne pas manquer d'en profiter. Une preuve tangible de cet essor est le recueil fait en Allemagne vers 1050 et connu sous le nom de *Carmina Cantabrigiensia* (éd. K. STRECKER, 1926) ; on y trouve au début des séquences, dont plusieurs ont un caractère profane et

même plaisant, et qui montrent, par la simplicité vraiment merveilleuse de leur forme, à quel degré de perfection le moyen âge avait porté sa technique musicale. Ces premières séquences profanes sont encore construites sur le patron de la séquence primitive : à deux strophes de structure identique succède une paire de strophes de forme différente, et ainsi de suite. Bientôt naissent des formes d'une inspiration et d'une allure plus libres, comme les *lais*, dans lesquels, à une série de strophes différentes, répond une série de strophes semblable en structure à la première, et aussi d'autres combinaisons d'une forme plus libre encore. On en trouve des exemples dans les six *Planctus* d'Abélard (éd. W. MEYER, *Gesammelte Abhandlungen z. mittellatein. Rhythmik* I, p. 340 et suiv.) et dans les *Carmina Burana* (pièces 56-73 de l'éd. HILKA-SCHUMANN). Sur la texture de ces divers poèmes, on pourra consulter l'ouvrage de W. MEYER déjà cité (I, 329 et suiv.) ; on y trouvera de même comment le *motet* est devenu une forme poétique (II, p. 303 et suiv.).

Le principe nouveau opéra une révolution non moins sensible dans le domaine des poèmes composés de strophes égales (chansons). Au cours des XIIe et XIIIe siècles naissent nombre de formes jusqu'alors inconnues, et au schéma primitif de la poésie rythmique s'opposent une quantité vraiment prodigieuse de combinaisons nouvelles, dont peuvent donner une idée les *Carmina Burana*, le recueil d'Arundel, les *Poetische Versuche und Sammlungen eines Basler Klerikers* (éd. J. WERNER, GGN, 1908, p. 44 et suiv.), les poèmes de Gauthier de Châtillon (éd. K. STRECKER, 1925) et les *Analecta hymnica* (vol. 20, 21, etc.). On pourra voir de même les *Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rhythmik* (II, p. 303 et suiv.) de W. MEYER.

Les poètes marquent une prédilection toute spéciale pour le vers que l'on désigne en Allemagne par l'expression *Vagantenzeile* (« vers goliardique » : 7 ◡ — + 6 — ◡) : *Gáudeámus ígitùr, iúvenés dum súmus.*

Quatre de ces vers, rimant entre eux, constituent la « strophe goliardique ». Une forme curieuse est la strophe goliardique avec *auctoritas :* trois vers goliardiques rimant avec un vers, hexamètre ou pentamètre, emprunté à un auteur classique. En voici un exemple: tiré d'une satire du XIIIe siècle, intitulée *Licet mundus varia* (éd, J. WERNER, *Festgabe für Hugo Blümner*, 1914, p. 361, str. 4)., qui permet également d'étudier la rime et le changement de cadence.

Rex érgo, qui réctor ès, qui res ómnes fórmas,
Qui fórma consímilì defórme refórmas,
Stílum méum dírigè : Stíli fóve nórmas !
In nova fert animus mutatas dicere formas.

Nous croyons pouvoir prétendre que cette forme apparaît pour la première fois dans les poèmes de Gauthier de Châtillon (*Moralisch-satirische Gedichte Walters von Châtillon*, éd. K. STRECKER, 1929, pièces 4-7).

Une strophe qui fut également beaucoup employée est celle du *Stabat* (2 × 8 — ◡ *a* + 7 ◡ — *b* + 2 × 8 — ◡ *c* + 7 ◡ — *b*) :

Stábat máter dólorósa
Iúxta crúcem lácrimósa,
Dúm pendébat fíliús,
Cúius ánimàm geméntem.
Cóntristátam ét doléntem
Pértransívit gládiús.

B) La Prose

Deux formes se sont développées dans le domaine de la prose : la *prose rimée* et le *cursus*.

a) *La prose rimée.*

La prose rimée est la prose ordinaire, dont les fins de membres *(cola)* riment aux points d'arrêt constitués par les pauses dans le débit. Voici deux exemples qui rendront cette définition plus claire : *Plures inveniuntur catholici, cuius nos penitus expurgare nequimus facti, qui pro cultioris facundia sermonis, gentilium vanitatem librorum utilitati preferunt sacrarum scripturarum* (*Hrotsvithae opera* éd. P. v. Winterfeld, 1902, p. 106) ; rime croisée portant sur deux syllabes : *Audivimus, frates, Mariam ad monumentum foris stantem, audivimus Mariam foris plorantem* (Saint Anselme de Cantorbéry, dans l'ouvrage de K. Polheim, *Die lateinische Reimprosa*, 1925, p. 423). — Dans la prose comme dans la poésie, la rime porta d'abord sur la dernière syllabe seule, pour s'étendre ensuite à la pénultième (c'est là la seule ressemblance entre la prose rimée et la poésie) ; la rime porta d'abord sur des mots de même forme grammaticale, pour s'étendre ensuite à des mots de forme grammaticale différente (*consulitur-dignatur*, puis, plus tard : *virginum-collegium ; noli desperare de fenore, noli de accipiente diffidere*). L'évolution de la prose rimée depuis l'Antiquité jusqu'au XIVe-XVe siècle se trouve fort bien exposée dans l'ouvrage de K. Polheim cité plus haut.

b) *Le cursus.*

Le mot *cursus* (ou encore *cursus leoninus*, nom dont on ignore l'origine) sert, au moyen âge, à désigner un agencement des fins de phrases grâce auquel on obtient une clausule rythmique. L'effet rythmique naissant de l'alternance des syllabes accentuées et des syllabes inaccentuées, la règle déterminant cette succession voulait que, entre les syllabes accentuées des deux derniers mots d'une proposition principale ou subordonnée, se trouvassent deux ou quatre (plus rarement trois) syllabes atones.

Les trois formes principales qu'affecte le cursus sont : 1. Le *cursus planus*, où un mot de trois syllabes accentué sur la pénultième est précédé d'un mot polysyllabique également accentué sur la pénul-

tième, par exemple : *vidébis armátum* ; 2. Le *cursus tardus* ou *ecclesiasticus*, où un mot de quatre syllabes accentué sur l'antépénultième est précédé d'un polysyllabe portant l'accent sur la pénultième, par exemple : *laudábis iustítiam* ; 3. Le *cursus velox*, où un mot de quatre syllabes accentué sur la pénultième est précédé d'un polysyllabe accentué sur l'antépénultième : *ómnia pèrdidísset, ómnibus dòna dédit*. Le *cursus velox*, le plus sensible à l'oreille, fut aussi le plus employé aux époques tardives. A côté de ces clausules traditionnelles, on trouve aussi quelques formes plus libres. Voyez à ce sujet [1] le bref mais excellent exposé de P. VON WINTERFELD dans les *Berliner SB.*, 1901, p. 163. On pourra consulter en outre : K. BURDACH, *Berliner SB.*, 1909, p. 520 et suiv. ; H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre*, II, 1915 (2e éd.), p. 361 et suiv. ; P. COLLINET, *Un programme d'étude sur l'emploi du cursus rythmique par la chancellerie impériale romaine*, REL 1927 ; W. LEVISON, *Das Werden der Ursulalegende*, dans les *Bonner Jahrbücher* 132, 1928, p. 76 et suiv. ; l'ouvrage de W. MEYER, *Uebungsbeispiele über die Satzchlüsse der lateinischen und griechischen rhythmischen Prosa* (1905) mérite une mention toute spéciale. — Pour la transformation de la clausule métrique en clausule rythmique, on consultera avant tout l'ouvrage de E. NORDEN, *Die antike Kuntsprosa*, 1918 (3e éd.), II, p. 999 et suiv. — Il serait hautement souhaitable qu'un chercheur entreprît d'étudier l'évolution du cursus à travers tout le moyen âge en partant de la clausule antique et que, sur le modèle de l'ouvrage consacré par Polheim à la prose rimée, il en fît l'histoire depuis les débuts jusqu'au XVe siècle. Fort intéressante également serait la recherche de l'influence qu'ont eue les clausules rythmiques sur la cadence de la phrase entière. Voici un exemple d'époque tardive : *Quia... eciam ipsi elécti ad sustentaciónem Ecclésie virtutes rétinent primitívas, idcirco Deus mérito indignátus huiúsmodi preparávit et préparat ulciónem* (Lettre de Rienzi à Charles IV, tirée du *Briefwechsel des Cola di Rienzo*, éd. K. BURDACH-P. PIUR, 1912, p. 194, 57). — Pour plus de détails et pour la bibliographie, voyez l'ouvrage de Polheim, p. 70 et suiv., 430 et suiv. — Sur les traités médiévaux traitant du *cursus* et d'autres matières de stylistique, voyez : R. ROCKINGER, *Briefsteller und Formelbücher des 11./14. Jahrhunderts*, 1863 ; CH. THUROT, NE 22, 2, 1868, p. 1 et suiv. ; Ch. V. LANGLOIS, NE 34, 1, 1891, p. 1 et suiv., 305 et suiv. ; NE 34, 2, 1895, p. 1 et suiv. ; 35, 2, 1897, p. 409 et suiv. ; p. 793 et suiv. ; NOEL VALOIS, *De arte scribendi epistolas apud Gallicos medii aevi scriptores rhetoresve*, Paris, 1880 [2].

Au cours des temps (VIIIe-XIe siècles), les règles du cursus cessèrent d'être observées avec toute la rigueur souhaitable. Pour y remédier, Jean de Gaëte les codifia à nouveau en l'an 1088, à la requête du pape

[1] La bibliographie du *cursus* a été dressée par L. LAURAND dans la REL., VI, 1928, pp. 73-90. On trouvera des *addenda* à la bibliographie publiée par Laurand dans l'ouvrage capital de M. L. NICOLAU, *L'origine du « cursus rythmique » et les débuts de l'accent d'intensité en latin* (Paris, 1930). Après 1930, voir l'*Année Philologique* sous la rubrique *Métrique, rythmique, prosodie. (N. d. tr.)*

[2] A voir également : A. BÜTOW, *Die Entwicklung der mittelalterlichen Briefliteratur bis z. Mitte des 12. Jhrh., mit besonderer Berücksichtigung der Theorien der Ars dictandi.* Greifsw., 1908 ; C. ERDMANN, *Studien z. Briefliteratur Deutschlands im 11. Jhrh.* (dans *Schriften d. Reichsinstituts f. ält. deutsche Geschichtskunde*, I. Lpz., 1938) *(N. d. tr.)*.

Urbain II (voyez le *Liber pontificalis* éd L. DUCHESNE, 2, p. 31 : ... *ut per eloquentiam sibi a Dómino tráditam antiqui lepóris et elegántiae stilum in sede apostolica iam pene ómnem depérditum sáncto dictánte Spiritu Johannes Dei grátia reformáret ac Leoninum cursum lucida velocitáte redúceret*) [1].

---

[1] Sur le rythme oratoire des lettres papales, on pourra consulter : F. DI CAPUA, *Il ritmo prosaico nelle lettere dei Papi e nei documenti della Cancelleria romana dal IV al XIV secolo*. I, 1-2 ; II (Rome, 1937-1940) *(N. d. tr.)*.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE [1]

L'ouvrage moderne le plus important consacré à la littérature médiolatine est la *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* de MAX MANITIUS (vol. I : De Justinien à la première moitié du xe s., 1911 ; vol. II : De la seconde moitié du xe s. à la querelle des Investitures, 1923 ; vol. III : De la querelle des Investitures à la fin du XIIe siècle, 1931). La *Geschichte* de Manitius, d'une érudition vraiment prodigieuse, donne pour chaque auteur tous les renseignements possibles (témoignages, manuscrits, éditions, etc.) ; il en résulte qu'elle constitue au fond une série de monographies, inconvénient auquel l'auteur a remédié dans une certaine mesure en munissant les diverses sections des volumes II et III d'introductions qui permettent au lecteur de s'orienter plus facilement dans les différentes parties de l'ouvrage. Signalons que le tome III, fait en collaboration avec P. LEHMANN, contient des compléments aux volumes I et II [2]. Outre Manitius, on pourra consulter l'important ouvrage de W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter* (vol. I, 1904, 7e éd. ; vol. II, 1894, 6e éd.) [3], dont les parties relatives à la littérature ont été revues par L. TRAUBE. Pour les sources historiques, il sera toujours utile de voir le répertoire alphabétique de A. POTTHAST, *Bibliotheca historica medii aevi* (2 vol., 1892, 2e éd.). La *Kirchengeschichte Deutschlands* de A. HAUCK (vol. I-IV, 3e-4e éd. ; V, 1re-2e éd.) peut rendre elle aussi de précieux services ; on pourra consulter de même, pour le haut moyen âge, la *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8. Jahrhunderts* de M. Manitius (1891) [4]. Citons également l'étude, d'une lecture très attachante,

---

[1] Cfr. P. LEHMANN dans la *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 1912, pp. 569 et suiv., 617 et siv. ; J. DE GHELLINCK dans *Les Etudes Classiques*, VII, 1938, pp. 492 et suiv. (avec bibliographie *(N. d. tr.)*.

[2] Voir les compléments et rectifications apportées au vol. III par W. B. SEDGWICK (SP 1932), H. WALTHER (GGN 1932) et K. STRECKER (HVJ 1932). — A côté de l'ouvrage monumental de Manitius, on pourra voir l'abrégé historico-biographique de F. A. WRIGHT et A. SINCLAIR, *A history of later Latin Literature* (Londres, 1931 ; va du IVe au XVIIe s.), la *Littérature latine au moyen âge* de J. DE GHELLINCK (Paris, 1939 (nouvelle éd. sous presse), dont le second volume nous mène au seuil du XIIe s.) (un troisième volume : *De saint Ambroise à la Renais. carol.*, est en préparation), et la *Littérature d'Occident. Histoire des lettres latines du moyen âge* de M. HELIN (Bruxelles, 1943, du VIe au XVIe s.) ; un *Essor de la littérature latine au XIIe siècle* du P. DE GHELLINCK, a paru en 1946 (Bruxelles-Paris, 2 vol. — Précieuses notes bibliographiques) *(N. d. tr.)*.

[3] L'ouvrage de Wattenbach est actuellement soumis à une révision d'ensemble par les soins de R. HOLTZMANN (I, 1-4, 1938-43). Pour les ouvrages consacrés aux sources de l'histoire des autres pays, voyez L. J. PAETOW, *A guide to the study of medieval History* N. Y., 1931, p. 7 et suiv.), ou, à son défaut, L. HALPHEN, *Initiation aux études d'histoire du moyen âge* (Paris, 1940, pp. 96 et suiv. ; 2e éd., 1946) *(N. d. tr.)*.

[4] On pourra consulter de même l'*Histoire de la littérature latine chrétienne* de P. de LABRIOLLE (Paris, 1924, 2e éd.), ou les ouvrages similaires de P. MONCEAUX (Paris,

de E. K. RAND, *Founders of the Middle Ages*, 1928. — La *Allgemeine Geschichte der Literatur des MA. im Abendlande* de A. E. EBERT (vol. I, 1887, 2e éd. ; II, 1889) [1] mérite encore d'être lue pour la façon vivante dont y sont présentés les divers auteurs et les bons sommaires qu'elle contient. — Les ouvrages de A. BAUMGARTNER, *Die lateinische und griechische Literatur der christlichen Völker* (1905, 3e-4e éd.) et de F. J. RABY, *A History of Christian-Latin Poetry from the Beginnings to the Close of the Middle Ages* (Oxford, 1927) [2], méritent une mention toute spéciale pour les nombreux textes qu'ils contiennent (en traduction chez Baumgartner, dans l'original chez Raby) ; l'*History* de Raby offre en outre l'avantage de contenir d'amples renseignements bibliographiques et de nous mener jusqu'à la fin du moyen âge. Le lecteur quelque peu initié trouvera dans le tome III de la *Cambridge Medieval History* (1922, pp. 485-568) un bon exposé, de la main de M. R. JAMES, sur la période qui va de Boèce à Silvestre II ; la partie de cette étude consacrée à l'Irlande et aux Anglo-Saxons offre un intérêt tout particulier.(Cf. également l'excellent ouvrage de J. F. KENNEY, *The sources for the early history of Ireland*, I, 1929). — Sur l'enseignement des lettres classiques au moyen âge, on consultera avec fruit les ouvrages suivants : M. ROGER, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, 1905 (signalons tout spécialement la partie consacrée à l'Irlande et aux Anglo-Saxons) ; J. E. SANDYS, *A History of classical scholarship from the sixth century to the end of the Middle Ages*, 1921 (3e éd) ; F. A. SPECHT, *Geschichte des Unterrichtswesens in Deutschland... bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts*, 1885 ; G. MANACORDA, *Storia della scuola in Italia*, I, 1-2, 1915 [3].

Il est regrettable que l'histoire de la littérature latine à la fin du moyen âge n'ait pas fait jusqu'à ce jour l'objet d'une étude approfondie. Le seul ouvrage qui donne, en résumé, un aperçu général de la littérature médiolatine jusqu'aux environs de 1350, est l'illisible mais indispensable *Grundriss der romanischen Philologie de* G. GRÖBER (1902, 2, pp. 97-432) [4].

Pour ce qui regarde chaque nation en particulier, il conviendra de recourir aux histoires des littératures nationales. Pour l'Allemagne, on pourra consulter, non sans circonspection, la *Geschichte der deutschen Literatur* (1897) de R. KÖGEL, ouvrage d'une présentation agréable et d'une lecture aisée. Les débutants trouveront un guide

---

1924) et de G. BARDY (Paris, 1929) ; la *Storia della letteratura latina cristiana* de U. MORRICA (vol. II : Il IV secolo. l'Eta d'oro), ou encore celle de A. G. AMATUCCI (1929). On trouvera de plus amples renseignements bibliographiques dans le *Bulletin d'ancienne littérature latine chrétienne* annexé à la *Revue Bénédictine* (depuis octobre 1921) ; pour la période qui va de 1900 à 1927, on consultera les *Jahresberichte* parus dans les JAW, t. 221 (1929) et 266 (1930) *(N. d. tr.)*.

[1] Une traduction française de cet ouvrage a paru en 1883-89 sous le titre : *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident (N. d. tr.)*.

[2] On pourra voir également *A History of secular Latin Poetry in the Middle Ages* (Oxford, 1934, 2 vol.) du même auteur *(N. d. tr.)*.

[3] Outre l'ouvrage de ROGER, on pourra consulter : H. J. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris, 1937) et P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore* (Paris, 1943) *(N. d. tr.)*.

[4] Voyez aussi l'*Histoire du Moyen âge*, t. VIII : *La civilisation occidentale au moyen âge du XIe au milieu du XVe siècle*, par H. PIRENNE, G. COHEN et H. FOCILLON (Paris, 1933) *(N. d. tr.)*.

plus sûr dans G. EHRISMANN, *Geschichte der deutschen Literatur bis zum Ausgang des MA.* (Munich, I, 1918, pp. 352-406). Pour l'Italie, nous possédons un ouvrage de tout premier ordre : la *Storia letteraria d'Italia*, qui consacre un volume entier à la littérature médiolatine en Italie et aussi en dehors de l'Italie (*Le Origini*, de F. NOVATI, continué par A. MONTEVERDI, 1926, jusqu'à 1200 environ). Pour la France, on consultera l'*Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par les Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur et continué par des membres de l'Institut*, 1735-1763 ; 1874-1941, 38 volumes (jusqu'au XIVe siècle).

La *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis* de J. A. FABRICIUS (I-IV, 1734-46 ; dernière rééd. en 1858-59), utile répertoire alphabétique, et qui contient des textes, peut encore rendre des services ; il en est de même de la remarquable *Historia poetarum et poematum medii aevi* de P. LEYSER. Quoique datant de 1721, ce dernier ouvrage n'a pas complètement vieilli ; il serait toutefois peu profitable — à supposer la chose possible — d'en faire la réédition si souvent souhaitée. Ce qu'il importerait de faire, c'est une étude d'ensemble sur la poésie et la prose des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, basée sur une connaissance approfondie des manuscrits et contenant un exposé aussi complet que possible de la tradition ; un ouvrage, sur le modèle des travaux de H. WALTHER, *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters* (Munich, 1920) et de P. LEHMANN, *Die Parodie im Mittelalter* (Munich, 1922) [1], mais dans une forme plus ramassée, et dans laquelle la bibliographie prendrait une place prépondérante. La composition d'un tel ouvrage ne serait pas une entreprise dirigée contre les travaux de Manitius, mais bien plutôt un moyen d'obvier pour un temps aux difficultés suscitées par l'état présent des choses.

Signalons, pour le XIIe siècle, l'excellente monographie de Ch. H. HASKINS, *The Renaissance of the twelfth century* (Cambr., Mass., 1927) [2].

En ce qui concerne la poésie lyrique de la même époque, on consultera le petit ouvrage de O. HUBATSCH, *Die lateinischen Vagantenlieder des MA.* (Görlitz, 1870), qui peut encore rendre des services, pour peu qu'on le lise avec circonspection. Les théories nécessairement vieillies qu'il contient ont été mises au point par O. Schumann dans son édition des *Carmina Burana* (II, p. 82 et suiv.). Une grande partie de ce qui a été écrit dans ces derniers temps au sujet de la poésie des Goliards peut être écarté sans scrupule ; citons, entre autres, l'essai de HELEN WADDELL, *The wandering Scholars* (Londres, 1927), ouvrage prolixe, composé sans grand sens critique et qui tire son seul intérêt du fait qu'il contient toutes les décisions des

---

[1] Ou encore les *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin* de Dom Wilmart (Paris, 1932) *(N. d. tr.)*.

[2] Sur le rôle de l'école du XIIe siècle, voyez G. PARÉ, A. BRUNET et P. TREMBLAY, *La Renaissance du XIIe siècle : Les écoles et l'enseignement* (Paris, 1933), ainsi que le tome V de l'excellente *Histoire de la propriété ecclésiastique en France* de E. LESNE (Lille, 1940), consacré aux écoles du IXe au XIIe siècle. Voir en outre l'ouvrage du P. DE GHELLINCK cité plus haut (p. 54, note 2), I, 1 : *Le groupe scolaire* (avec bibliographie) *(N. d. tr.)*.

conciles relatives aux *scholares vagi*, et qu'on y trouve en appendice une bibliographie assez étendue, quoique incomplète. Trop peu connue à notre sens est l'étude de K. FRANCKE, *Zur Geschichte der lateinischen Schulpoesie des 12./13. Jahrhunderts* (1879). Citons enfin l'article de K. STRECKER, *Mittellateinische Dichtung in Deutschland*, dans le *Reallexicon der deutschen Literaturgeschichte* de P. MERKER et W. STAMMLER (1926).

Quant à la prose des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, elle n'a pour ainsi dire pas été étudiée, exception faite pour la philosophie, qui a fait l'objet d'exposés remarquables. Citons : B. GEYER, *Die patristische und scholastische Philosophie* (dans UEBERWEG, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, tome II, 1928) ; M. GRABMANN, *Geschichte der scholastischen Methode* (I-II, 1909-1911) ; M. GRABMANN, *Mittelalterliches Geistesleben* (1926) ; M. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale* (6e éd., 1934-36) [1].

Dans plus d'un cas, les encyclopédies pourront être d'une aide efficace ; on consultera toujours avec fruit : M. BUCHBERGER, *Kirchliches Handlexicon* (I-II, 1907-1912) [2], ouvrage sûr à la portée de tous ; A. HAUCK, *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* (3e éd., 1896) ; WETZER-WELTE, *Kirchenlexicon* (2e éd., de HERGENRÖTHER et KAULEN, 1886 et suiv.) ; CABROL et LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* ; H. HÜRTER, *Nomenclator litterarius theologiae catholicae* (5 vol., 3 éd., 1903-1923 ; nouvelle éd. en cours de publication depuis 1926) [3].

---

[1] L'impulsion donnée aux études de philosophie et de théologie médiévales par Grabmann, de Wulf, Bréhier, Vignaux, Et. Gilson (dont nous tenons à signaler l'ouvrage paru en 1944, *La philosophie au moyen âge, des origines patristiques à la fin du XIVe siècle*) et d'autres encore, a engendré toute une série de publications nouvelles, que l'on trouvera énumérées dans la partie bibliographique et critique de la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, ainsi que dans le *Bulletin de théologie ancienne et médiévale*. Signalons que, en 1944, un comité a été fondé en France en vue de l'édition des *Textes des philosophes et théologiens du moyen âge*. Ces textes formeront l'introduction au *Corpus général des philosophes français modernes*. Une collection d'études et de textes, dont Dom Déchanet assumera la direction, est annoncée comme devant paraître à Bruges sous le titre : *Bibliothèque médiévale : les Préscolatiques*. Signalons enfin la série de *Mediaeval and Renaissance Studies* éditée par le *Warburg Institute* de Londres *(N. d. tr.)*.

[2] Une nouvelle édition de l'ouvrage de Buchberger a paru en 1930-38 *(N. d. tr.)*.

[3] Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. E. R. Curtius va faire paraître une refonte complète de ses travaux sur le latin médiéval (cf. p. 42 n.), intitulée *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke, 1948.

TEXTES

Les manuscrits recèlent encore quantité de textes inédits ; bon nombre de ceux qui ont été publiés à ce jour devraient être réédités selon de nouvelles méthodes. Cette indispensable révision fournira en outre — du moins pour certains passages — les éclaircissements indispensables : les difficultés d'interprétation que soulève plus d'un texte ne sont en effet pas à sous estimer.

Collections de textes en général [1]

Migne, *Patrologiae latinae cursus completus* (Paris, 1844-1864), vol. 1-217 ; index : vol. 218-221. La *Patrologie* de Migne ne fait que reproduire des textes édités antérieurement, et n'est donc pas une édition critique. Elle contient principalement les écrits des Pères de l'Eglise et des textes d'ordre scientifique. A côté de la *Patrologie*, on emploiera les répertoires suivants : M. Vatasso, *Initia patrum aliorumque scriptorum ecclesiasticorum latinorum ex Mignei Patrologia et ex compluribus aliis libris collecta* (2 voll., 1906-1908), ouvrage indispensable pour l'identification des textes patristiques, et : G.A. Little, *Initia operum latinorum quae saeculis XIII-XIV-XV attribuuntur*, 1904 [2].

Textes relatifs a l'histoire

Monumenta Germaniae historica (MGH) : Scriptores, (SS) SS. rerum Merovingicarum, Auctores antiquissimi, Epistolae (Epp.), Diplomata (DD), Leges (LL), Constitutiones, Poetae latini aevi Carolini (PAC). On a tiré des MGH une édition in-8° intitulée : *SS. rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi.* — M. Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France* (Paris, 1738-1904). Depuis 1923 paraît une collection nouvelle sous la direction de L. Halphen : *Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge* (avec trad.). Pour l'Italie, on verra : A. Muratori, *Scriptores rerum Italicarum* (Milan, 1723-1751 ; réédition en cours depuis 1900) ; *Fonti per la storia Italiana pubblicati dall' Istituto storico Italiano*, 1890 et suiv. ; pour l'Angleterre, on pourra consulter les *Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland* (= *Rolls*

---

[1] La publication d'une *Bibliotheca scriptorum latinorum mediae et recentioris aetatis*, destinée à continuer la collection similaire éditée par la firme Teubner, était annoncée pour 1947 en Suisse *(N. d. tr.)*.

[2] On verra également : L. Thorndike et P. Kibre, *A catalogue of Incipits of mediaeval scientific writings in Latin* (Cambridge, Mass., 1937) ; L. Thorndike, *Additional Incipits of mediaeval scientific writings in Latin* (dans SP, XIV, 1939, pp. 93-105) *(N. d. tr.)*.

Series) ou *Rerum Britannicarum et Hibernicarum medii aevi scriptores* (Londres, 1857-1896) [1].

Citons pour mémoire les compilations de contenu varié publiées au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles, comme : L. D'ACHERY, *Spicilegium aliquot veterum scriptorum*, 1723 (2[e] éd.) ; MARTÈNE et DURAND, *Thesaurus novus anecdotorum* (1717 et suiv.) et : *Veterum scriptorum amplissima collectio* (1724 et suiv.) ; H. CANISIUS, *Antiquae lectionis* (sic) *Tom.* 1-6, 1601 et suiv. ; B. PEZ, *Thesaurus anecdotorum novissimus* (6 voll., 1721-1729).

Pour l'immense littérature hagiographique, on s'adressera en tout premier lieu à la vaste collection des *Acta Sanctorum* (AA. SS. Boll.), fondée par J. BOLLAND et dont le premier volume parut à Anvers en 1643. A côté des AA. SS. Boll. paraissent depuis 1886, les *Analecta Bollandiniana*. La *Bibliotheca hagiographica latina* (1898-1901) également éditée par les Bollandistes, et la *Supplementi editio altera* qui, en 1911, est venue s'y ajouter (2 voll.), permettent d'acquérir une vue d'ensemble sur la tradition. Au sujet des saints de l'ordre des Bénédictins, on pourra consulter l'ouvrage de J. MABILLON, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti* (6 voll., Paris, 1668-1701). On verra en outre les *Scriptores rerum Merovingicarum* (MGH, 1-7) et J. E. STADLER, *Vollständiges Heiligenlexicon* (5 voll., 1858 et suiv.).

Contentons-nous de citer à titre d'orientation dans le vaste domaine de la littérature des sermons et de la littérature narrative, si importantes pour le bas moyen âge, les introductions des ouvrages de FR. CRANE, *The Exempla from the Sermones Vulgares of Jacques de Vitry* (1890) et de G. FRENKEN, *Die Exempla des Jacob von Vitry* (1914), où l'on trouvera les renseignements bibliographiques indispensables. Dans la *Sammlung mittellateinischer Texte* éditée par A. HILKA (depuis 1911), J. GREVEN a édité les *Exempla* tirés des *Sermones feriales et communes* de Jacques de Vitry. Sur l'*Exemplum* en tant que genre littéraire, on ne manquera pas de voir également l'introduction et les notes fort bien faites de l'ouvrage de G. FRENKEN, *Wunder und Taten der Heiligen* (1925), ainsi que l'essai de J. TH. WELTER, *L'Exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge* (Paris, 1927).

En ce qui concerne la fable [2], on pourra consulter les *Fabulistes latins* de L. HERVIEUX (5 voll., 1893-99), publication qui ne répond pas toujours à ce que l'on attend d'un ouvrage scientifique, ainsi que G. THIELE, *Der lateinische Äsop des Romulus und die Prosafassungen des Phädrus* (1910).

COLLECTIONS DE TEXTES ET ÉTUDES RELATIVES A LA POÉSIE

Pour les épitaphes et autres inscriptions, citons en tout premier lieu l'admirable ouvrage de J. B. DE ROSSI, *Inscriptiones christianae*

---

[1] Signalons en outre la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, 1886-1913) et les *Publications de la Commission royale d'histoire*, dont les premiers volumes ont paru sous le titre : « Collection de chroniques belges inédites » (Bruxelles, depuis 1838, série in-4° et série in-8°) *(N. d. tr.)*.

[2] Pour la survie de la fable antique, voir JAW 265 (1939), pp. 26-28 (cf. *ibid.*, p. 1, le relevé des *Berichte* antérieurs (littérature depuis 1873) *(N. d. tr.)*.

urbis Romae (2 vol., 1861-1888) ; ensuite les *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores* éditées par A. Silvagni (*Nova series*, I : *Inscriptiones incertae originis*. Rome, 1922). L'ouvrage de F. X. Kraus, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande* (2 voll., 1890-92) ne peut soutenir la comparaison avec celui de Silvagni. Pour la France, on pourra voir : E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle* (1855 et suiv.), ainsi que le *Nouveau recueil d'inscriptions chrétiennes* du même auteur (1892).

Pour l'hymnologie, on consultera l'ouvrage de F. J. Mone, *Lateinische Hymnen des Mittelalters* (3 voll., 1853-55). Bien que basé sur une connaissance insuffisante de la tradition, cet ouvrage n'a rien perdu de sa valeur ; il contient nombre de remarques savantes qui, faisant de fréquents rapprochements avec l'hymnique byzantine, offrent un vif intérêt. Il est regrettable que la *Darstellung und Geschichte der christlichen Hymnologie* que Mone était près de terminer, n'ait pas paru. Le *Thesaurus hymnologicus* de H. A. Daniel (5 voll., 1855 et suiv.) est remplacé de nos jours par l'imposante publication de G. M. Dreves, *Analecta hymnica medii aevi* (t. 1-55, 1886-1922), basée sur une documentation des plus larges. Il semble toutefois que Dreves n'ait pas tiré tout ce qu'il pouvait du grand nombre de manuscrits qu'il a rassemblés ; son ardeur à les rechercher fut supérieure à son sens critique. Aussi bien les éditions de son collaborateur et continuateur Cl. Blume sont-elles de loin préférables aux siennes, et nous ne pouvons que déplorer que la mort ait empêché Blume de terminer l'œuvre entamée. Dreves et Blume ont publié en outre, en 1909, une anthologie (sans apparat critique) à l'usage des lecteurs pour qui le grand ouvrage était inaccessible : *Ein Jahrtausend lateinischer Hymnendichtung* [1] ; voyez aussi G. M. Dreves, *Die Kirche der Lateiner in ihren Liedern*, 1908 (textes et traductions). Dans son *Repertorium Hymnologicum* (6 voll., 1892-1921), U. Chevalier donne un *index initiorum* de la poésie religieuse au moyen âge. Signalons, pour éviter des erreurs, que, dans ce répertoire, l'ordre alphabétique n'est pas poursuivi sans interruption du tome 1 au tome 6 (ainsi les tomes 1-2 vont de A à Z ; au tome 3, l'ordre alphabétique est repris dès le début, etc) ; de plus, les références sont souvent inexactes, ce qui a amené Cl. Blume à composer, en 1901, un *Repertorium repertorii. Kritischer Wegweiser durch U. Chevaliers Repertorium hymnologicum*. Le *Dictionnary of Hymnology* (1915, 2e éd.) de J. Julian est d'un maniement commode, grâce à la disposition alphabétique des matières, mais il est trop souvent insuffisant.

Pour les études relatives à la *Séquence*, voyez le chapitre 7. Au sujet des *Tropes*, qui ont joué au moyen âge un rôle prépondérant dans la naissance du drame religieux, on pourra consulter : L. Gautier, *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge*. I : *Les tropes* (1886 ; le vol. II n'a pas paru), ainsi que les *Analecta hymnica*, voll. 47 et 49. On trouvera une introduction générale à l'étude du drame médiéval

---

[1] On trouvera un bon choix de textes dans l'ouvrage de J. S. Phillimore, *The hundred best Latin Hymns* (Londres, 1926) *(N. d. tr.)*.

dans W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*. I, 1911 (2e éd.) (Livre I : *Das Fortleben des antiken Dramas im MA.* ; livre II : *Die Anfänge des geistlichen Dramas in lateinischer Sprache*) ; cf. W. Cloetta, *Beiträge z. Literaturgeschichte des MA.*, 1. Heft : *Komödie und Tragödie im Mittelalter*, 1890. Les textes reproduits par E. du Méril, *Les origines latines du théâtre moderne* (1849, réimpr., 1897) sont trop souvent déparés par des fautes pour permettre d'en faire bon usage ; à ce point de vue l'ouvrage de H. Anz, *Die lateinischen Magierspiele. Untersuchungen und Texte* (1905) est de loin préférable. Pour la France, on verra : G. Cohen, *Le théâtre en France au moyen âge* (1928) et *La « comédie » latine en France au XIIe siècle* du même auteur (1931) ; signalons que les textes rassemblés dans ces deux recueils n'ont pas toujours été traités avec beaucoup de sens critique (cf., entre autres, K. Strecker HVJ, 1933, pp. 767-80). Outre ces ouvrages, on pourra encore consulter : M. Böhme, *Das lateinische Weihnachtsspiel*, 1916 ; C. Lange, *Die lateinischen Osterfeiern*, 1887 ; les articles consacrés à ces mêmes sujets dans nombre de revues allemandes et américaines, et plus particulièrement ceux de K. Young et de N. C. Brooks ; C. F. Kummer, *Erlauer Spiele*, 1882 (bonnes introductions) ; R. Froning, *Das Drama im MA.* (dans *Kürschners Deutsche Nationalliteratur*, vol. XIV, 1-3).

Ici aussi les *Fragmenta Burana* de W. Meyer méritent une mention toute spéciale. On trouvera de nombreux renseignements bibliographiques dans l'étude de P. E. Kretzmann, *The liturgical element in the earliest forms of the medieval drama* (Minneapolis, 1916), et une série d'appendices fort instructifs dans le *Medieval Stage* de E. K. Chambers (1903), où, dans le deuxième volume, l'auteur traite du drame religieux au moyen âge (le premier volume du même ouvrage contient des renseignements pleins d'intérêt sur les « Fêtes des fous » et autres matières analogues) ; l'ouvrage le plus important consacré à ce même sujet est *The Drama of the Mediaeval Church* de K. Young (2 voll., Oxford, 1933).

En ce qui concerne la *poésie lyrique profane* [1], nous sommes dans l'obligation de recourir encore aujourd'hui aux textes publiés par E. du Méril (*Poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle*. Paris, 1843 ; *Poésies populaires latines du moyen âge*. Paris, 1847 ; *Poésies inédites du moyen âge*. Paris, 1854) et Th. Wright (*The political songs of England from the reign of John to that of Edward* II. Londres, 1839 ; *The latin poems commonly attributed to Walter Mapes*. Londres, 1841 ; *Reliquiae antiquae*. Londres, 1844 ; *Anecdota litteraria*. Londres, 1844). Ces recueils laissent beaucoup à désirer au point de vue critique ; de nouvelles éditions s'imposent. Les textes de Wright sont déjà partiellement remplacés par le *Gauthier de Châtillon* de Karl Strecker (1929) [2] et l'édition des *Carmina Bura-*

---

[1] Outre les articles qu'il a publiés sous le titre *Mediaeval Latin Lyrics* dans la revue *Modern Philology* (t. V, 1908, pp. 243-56 ; t. VI, 1909, pp. 3-43, 137-180, 385-406), on pourra consulter l'ouvrage du même nom de Ph. S. Allen (The University of California Press, 1931) *(N. d. tr.)*.

[2] Depuis la parution de cet ouvrage, Dom Wilmart a découvert encore toute une série de poèmes de Gauthier de Châtillon (cf. *Revue Bénédictine* 49, 1937, pp. 121-169, 322-365).

na de A. Hilka et O. Schumann (1930 et suiv.). Il serait en outre indispensable de rééditer, après une étude fouillée de la tradition manuscrite, les poèmes attribués à Hildebert et à Marbode (Migne, *Patrol.*, vol. 171), ainsi que les poésies rassemblées par Matthias Flacius Illyricus sous le titre : *Varia doctorum piorumque virorum de corrupto Ecclesiae statu poemata* (Basileae, 1557 ; Augsbourg, 1754, 2e éd.). Citons encore les textes publiés par H. Hagen, *Carmina medii aevi* (Berne, 1877), et ceux réunis par L. Nicolau d'Olwer dans son essai sur l'*Escola poetica de Ripoll en els segles X-XIII* (Barcelone, 1920). Les ouvrages de J. Werner, *Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des MA.* (Aarau, 1905, 2e éd.) et *Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des MA.* (Heidelberg, 1912) sont très riches en renseignements utiles. On trouvera aussi nombre de choses intéressantes éparses dans l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit* de F. J. Mone (voll. I-VIII, Karlsruhe, 1833 et suiv.) ; cette publication parut à partir de 1853 sous le nom de *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, Organ des Germanischen Museums ;* on y trouvera de nombreuses contributions de W. Wattenbach. Beaucoup de matériaux se trouvent de même dispersés dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale* (Paris, 1787 et suiv.) ; les articles qu'y fit paraître B. Hauréau ont été rassemblés après coup et publiés par l'auteur sous le titre : *Notices et Extraits de quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale* (6 voll., Paris, 1890 et suiv.). Les textes mis au jour par Hauréau ont malheureusement été traités avec fort peu de sens critique. — L'essai de W. Wattenbach, *Die Anfänge lateinischer profaner Rhythmen des MA.* (Zeitschrift für deutsches Altertum 15, p. 469 et suiv.) devrait être complété en plus d'un endroit.

Traductions.

Citons l'imposante collection des *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit in deutscher Bearbeitung herausgegeben*, ainsi que la série dirigée par L. Halphen : *Les classiques de l'histoire de France au moyen âge.* L'ouvrage de W. Gundlach, *Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit*, 1-3 (1894-99) n'est pas à l'abri de la critique. Les *Deutsche Dichter des lateinischen Mittelalters in deutschen Versen* de Paul von Winterfeld, édité par H. Reich (Munich, 1921, 3e-4e éd.) sont fort répandus en Allemagne. Trop peu connu par contre est le recueil de L. Laistner, *Golias. Studentenlieder des MA.* (Stuttgart, 1879) [1] Signalons en outre un recueil anonyme du même genre (de R. Peiper) : *Gaudeamus : Carmina vagorum selecta in usum laetitiae* (Leipzig, 1877 et 1879) et les *Carmina clericorum. Studentenlieder des Mittelalters* (Edidit domus quaedam vetus (G. Groeber), s. l. n. d. — Leipzig, 1890, 7e éd.). Le recueil de J. A. Symonds, *Wine, Women and Songs* (Londres, 1925, 3e éd.) jouit d'une grande réputation dans les pays anglo-saxons ; citons enfin *I Canti dei Goliardi o Stu-*

[1] Voyez également : *Golias. Lieder der Vaganten. Lateinisch und Deutsch* nach Ludwig Laistner hrsg. von E. Brost, Berlin, 1939 *(N. d. tr.)*.

denti vaganti nel medio evo (scelti e tradotti) da CORRADO CORRADINO (rééd. de F. PICCO, Milan, 1928) et l'ouvrage de O. DOBIACHE-ROJDESVENSKY, *Les poésies des Goliards groupées et traduites avec le texte latin en regard.* Paris, 1931.

Au nombre des principales revues, il convient de citer : *Archiv* et *NA = (Neues) Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde,* 1-50 ; *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters ; Zeitschrift für deutsches Altertum ; Zeitschrift für deutsche Philologie ; Zeitschrift für romanische Philologie ; Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance* (MM), depuis 1911 ; *Studi medievali,* 1-4, 1903-13 ; *Nuovi Studi medievali,* 1923-27 ; *Studi medievali N. S.,* 1928-42 ; *Le Moyen Age,* depuis 1888 ; *Revue Bénédictine* (précieux dépouillements bibliographiques) ; *Revue Belge de Philologie et d'Histoire ; Speculum, a Journal of Mediaeval Studies* (depuis 1926), organe de la *Mediaeval Academy of America ; Archivum latinitatis medii aevi* (ALMA), depuis 1924. — Bibliographies critiques dans les *Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiet der germanischen Philologie,* par R. Wolkan (par H. Walther, depuis 1927) et dans les *Jahresberichte für deutsche Geschichte* par K. Strecker, depuis 1927) [1].

---

[1] Outre les revues consacrées au moyen âge en général, on consultera toujours avec fruit les périodiques suivants : *Analecta Bollandiniana, L'Antiquité Classique* (Chronique du latin médiéval depuis 1934), *Archives d'histoire littéraire et doctrinale du moyen âge, Classica et Mediaevalia, Historische Vierteljahrschrift* (rubrique *Lateinische Philologie des Mittelalters* depuis 1931), *Latomus, Mediaevalia et Humanistica* (A American Journal for the Middle Ages and Renaissance), *Medium Aevum, Nouvelle revue théologique, Recherches de théologie ancienne et médiévale, Revue d'ascétique et de mystique, Revue des études latines, Revue d'histoire ecclésiastique* (importants dépouillements bibliographiques), *Revue Mabillon, Revue du moyen âge latin, Romania, Romanische Forschungen, Traditio* (Studies in ancient and medieval history, thought and religion), etc. Signalons aussi tout l'intérêt que présentent les *Mediaeval Studies* publiées par le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto et les *Mediaeval and Renaissance Studies* du *Warburg Institute* de Londres *(N. d. tr.).*

BIBLIOTHÈQUES

L'histoire de la littérature est intimement liée à celle des anciennes bibliothèques.

C'est le grand mérite de CASSIODORE (VIe siècle) d'avoir introduit dans les monastères d'Occident la coutume, largement répandue déjà auparavant parmi les moines d'Orient et à laquelle les chrétiens de nos contrées s'adonnaient déjà avant le VIe siècle, de copier les manuscrits. C'est donc avant tout au monachisme que nous sommes redevables de la conservation de la littérature classique à côté de la littérature latine chrétienne.

Bientôt la transcription des écrits chrétiens et, en même temps, des textes païens, qui sont autant de modèles indispensables pour la formation du style et l'étude de la grammaire, devint une des tâches principales des moines. Tout monastère bien organisé avait son *scriptorium* ou atelier de copistes, comme on peut le voir dans la description de l'abbaye de Saint-Gall (Cf. F. KELLER, *Bauriss des Klosters St. Gallen vom Jahre 820*, 1844 : *Infra sedes scribentium, supra bibliotheca*, donc un corps de bâtiment à deux étages ; description pittoresque des scribes au travail dans Alcuin, PAC I, p. 320 : *Hic sedeant* etc.).

Ainsi naquirent dans les monastères et aussi dans les évêchés des bibliothèques vraiment importantes pour l'époque [1]. Est-il nécessaire de signaler que les plus considérables d'entre elles seraient relativement peu étendues comparées à nos dépôts modernes ? On pourra s'en rendre compte en parcourant les catalogues dressés au moyen âge, catalogues dont les plus anciens sont malheureusement souvent fort sommaires ; on les trouvera dans l'ouvrage (incomplet) de G. BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui* (Bonn, 1885). Pour l'Allemagne et la Suisse, le répertoire de G. Becker a été remplacé en partie par l'édition des catalogues de bibliothèques médiévales faite sous la direction de l'union des académies allemandes (*Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz* hrsg. v. d. Bayer. Akademie der Wissenschaften in München). Ont paru à ce jour : *Niederösterreich* (Th. GOTTLIEB, 1915) ; *Die Bistümer Konstanz und Chur* (P. LEHMANN, 1917) ; *Bistum Mainz : Erfurt* (P. LEHMANN, 1928) ; *Augsburg* (P. RUF, 1932) ; *Bistum Eichstätt* (P. RUF, 1933)

---

[1] Cf. J. DE GHELLINCK, *Les bibliothèques médiévales* (dans la *Nouvelle revue théologique*, LXV, 1938, pp. 36-55, avec bibliographie) ; J. W. THOMPSON, *The medieval library* (Chicago, 1939) ; P. LEHMANN, *Quellen z. Feststellung und Geschichte mittelalterlichen Bibliotheken* (dans son volume *Erforschung des MA.*, 1941, pp. 306-58).

et *Bistum Bamberg* (P. Ruf, 1939)[1]. — Voyez aussi à ce sujet : Th. Gottlieb, *Über mittelalterliche Bibliotheken*, 1890[2]; Kl. Löffler, *Deutsche Klosterbibliotheken*, 1922 (2e éd) et, en général, le *Zentralblatt für Bibliothekswesen* (depuis 1884) et la *Revue des Bibliothèques* (Paris, depuis 1891).

Rares sont les manuscrits qui n'ont pas quitté leur lieu d'origine ; la plupart d'entre eux ont, en effet, été dispersés à travers tous les pays d'Occident. Les bibliothèques ont procédé à des échanges ; des manuscrits ont été prêtés et n'ont pas été rendus ; d'autres ont été donnés ; d'autres enfin, et non les moins nombreux, ont été volés. A la suite de ces divers accidents, les bibliothèques se sont peu à peu désorganisées et leur contenu a été dispersé, sinon perdu. Bien peu de bibliothèques furent conservées, même au prix de quelques pertes (par exemple St. Gall), et c'était un hasard heureux si l'une d'elles émigrait, en tout ou en partie, d'un endroit dans un autre, comme ce fut le cas pour celle de Weissenburg que l'on retrouve à Wolfenbüttel. Nous avons perdu de la sorte un nombre incalculable de manuscrits, et c'est à l'activité des collectionneurs de la Renaissance que nous sommes redevables de n'en avoir pas perdu davantage. Les grands dépôts, comme la Bibliothèque Nationale à Paris, le British Museum de Londres, la Bibliothèque d'Etat à Munich, la Vaticane à Rome, doivent leur naissance à cette chasse au manuscrit, si vigoureusement menée par les Humanistes.

Les catalogues modernes sont malheureusement d'une valeur fort inégale. On pourra consulter, entre autres ouvrages : W. Weinberger, *Catalogus catalogorum*, 1902 et suiv. ; les *Beiträge zur Handschriftenkunde* (Wiener SB., 161, Abhandl. 4) du même auteur, ainsi que son *Wegweiser durch die Sammlungen altphilologischer Handschriften* (*ibid.*, 209, 1930)[3]. Outre les catalogues et au cas où ceux-ci seraient insuffisants, on étudiera les relations de voyages de documentation bibliographique, comme, par exemple, ceux entrepris en vue de l'élaboration des *Monumenta Germaniae Historica* (Cf. *Archiv* et *NA*) et du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Vindobonense* (H. Schenkl, *Bibliotheca patrum Britannica*, 1890 et suiv. ; W. Hartel-G. Loewe, *Bibliotheca patrum latina Hispaniensis*, 1887 et suiv. ; A. Reifferscheid, *Bibliotheca patrum latina Italica*, 1865 et suiv.). On pourra consulter en outre les récits de voyages entrepris au cours des siècles précédents, rapports d'une lecture toujours attachante

---

[1] Pour la France, on verra le tome IV de l'*Histoire de la propriété ecclésiastique en France* de E. Lesne (*Les livres*, « Scriptoria » et *Bibliothèques du commencement du VIIIe à la fin du XIe siècle*) (Lille, 1938). Pour l'Angleterre, on pourra consulter l'ouvrage de N. R. Ker, *Medieval libraries of Great Britain. A list of surviving books* (Londres, 1941 ; I. Atkins - N. R. Ker, *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecae Wigorniensis* (Cambr., 1944). On trouvera d'utiles renseignements sur les *scriptoria* suisses dans les *Scriptoria medii aevi Helvetica* (Denkmäler Schweizerischer Schreibkunst des Mittelalters) publiés par A. Bruckner à Genève (depuis 1934) *(N. d. tr.)*.

[2] On trouvera des compléments à Becker et à Gottlieb dans le *Zentralblatt f. Bibliothekswesen* (II, 1885, pp. 26-32, 239-41 et VIII, pp. 127-30), ainsi que dans l'article de J. de Ghellinck, *En marge des catalogues des bibliothèques médiévales* (dans *Testi e Studi*, XLI, 5, pp. 331-32) *(N. d. tr.)*.

[3] Signalons la *Bibliographie des catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique* de P. Faider (Bruges, 1933) et rappelons que l'Académie Royale de Belgique publie, depuis 1934, un *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique*. Il est à souhaiter que le tome III du *Catalogue général des mss. latins de la Bibliothèque Nationale* dressé par les soins de Ph. Lauer paraisse dans un avenir prochain *(N. d. tr.)*.

et pleine d'utiles renseignements, comme, par exemple, le *Voyage littéraire de deux Bénédictins de la Congrégation de St.-Maur* (1717 et 1724). Signalons de même la relation des grands voyages de J. MABILLON, et, plus particulièrement, son *Iter Italicum* (1685). Sur ces diverses questions, on consultera avec fruit l'exposé clair et précis de L. TRAUBE, *Die Bibliotheken* (in *Zur Paläographie und Handschriftenkunde*. Vorlesungen und Abhandlungen, vol. I, pp.102-127).

TRADITION DE LA LITTÉRATURE LATINE CLASSIQUE

La question de savoir comment nous sont parvenus les écrits des auteurs classiques est en rapport étroit avec l'histoire de la tradition manuscrite et, partant, avec celle des bibliothèques médiévales. Nous avons signalé plus haut tout ce que le moyen âge doit à la littérature ancienne ; il convient en outre de se rendre compte de ce qu'était la connaissance de la littérature classique au moyen âge, ce qui revient à rechercher comment et quand on connaissait les Anciens et à voir par quels intermédiaires ceux-ci nous ont été transmis [1].

La théorie qui veut que le moyen âge ait seul à porter la responsabilité des pertes irréparables que nous avons subies dans le domaine de la littérature latine est insoutenable, aussi répandue soit-elle. Victimes des fluctuations du goût littéraire, la plupart des textes perdus pour nous étaient en effet déjà détruits à la fin de l'Antiquité. De plus, une révolution importante dans la technique du livre — la substitution du codex de parchemin au rouleau de papyrus — eut pour conséquence presque générale que seuls furent encore copiés les ouvrages qui offraient un intérêt actuel au moment où le *volumen* se voyait détrôné au profit du livre. Ajoutons-y que le christianisme ne fut pas sans exercer une grande influence sur le choix des œuvres à perpétuer.

C'est à l'aristocratie romaine de la fin du IVe siècle et à Cassiodore (VIe siècle ; cf. *Cassiodori Senatoris Institutiones* éd. R. A. B. MYNORS, 1937) que nous devons la conservation d'à peu près tout ce qui nous est parvenu. A la Renaissance Caroline revient le mérite d'avoir exhumé et multiplié des écrits qui ne lui étaient transmis qu'à de rares exemplaires, et si, à cette Renaissance, succède une période d'indifférence à l'endroit des Classiques, il n'en est pas moins vrai que c'est elle qui a rendu possible la Renaissance humaniste, qui devait sauver définitivement la littérature classique par la recherche passionnée de tous les textes anciens.

G. WISSOWA trace un tableau attachant de cette évolution dans son essai *Bestehen und Vergehen in der römischen Literatur* (Halle, 1908) ; les pages que E. NORDEN consacre au même sujet dans sa *Römische Literatur* (Leipzig-Berlin, 1933, 3e éd., pp. 93-100 : *Erhal-*

---

[1] Pour la survivance des Classiques, voir, outre la *Geschichte der lateinischen Literatur des MA.* de MANITIUS, l'*Année Philologique* de MAROUZEAU sous la rubrique *Histoire littéraire : Littérature médiévale* et *Survie et influence d'auteurs anciens* et *A bibliography of the survival of the Classics* éditée par le *Warburg Institute* de Londres (depuis 1934) *(N. d. tr.)*.

tung und Überlieferung der römischen Literatur) offrent, elles aussi, un vif intérêt. Sur l'activité et le rôle de l'aristocratie romaine *(Subscriptiones)* on pourra voir les ouvrages cités par Th. Birt dans son ouvrage *Das antike Buchwesen* (1882), où ne se trouve cependant pas mentionnée l'étude capitale de H. Usener, *Anecdoton Holderi. Ein Beitrag zur Geschichte Roms in ostgothischer Zeit* (Bonn, 1877). — Pour la Renaissance, voyez : G. Voigt, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums* (Berlin, 1893, 3e éd.) et R. Sabbadini, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV* (Florence, 1905 et 1914). On trouvera des renseignements sur chaque texte en particulier dans les prolégomènes des éditions savantes et dans les histoires de la littérature latine (par exemple dans l'ouvrage de W. S. Teuffel ou encore dans celui de M. Schanz).

On étudiera la tradition de la littérature latine médiévale selon les mêmes méthodes. Dans ce domaine, l'ouvrage de L. Traube, *Die Textgeschichte der Regula s. Benedicti*, 1898 (2e éd. de H. Plenkers) est un modèle du genre. Cet ouvrage nous fait voir entre autres que c'est vraiment faire progresser la science que de suivre les manuscrits à travers leurs divers avatars et que de tâcher de reconstituer, dans la mesure du possible, le contenu des bibliothèques anciennes perdues.

Signalons aussi l'ouvrage capital du grand paléographe français Léopold Delisle, *Le cabinet des manuscrits* (Paris, 1868-1881). Un travail plus récent, de P. Lehmann, étudie tout ce que nous savons et tout ce que nous possédons encore de la bibliothèque de Corvey (*Corveier Studien*, 1919) ; en 1928 le même auteur a consacré un essai analogue à la bibliothèque de Fulda *(Die alte Klosterbibliothek Fulda und ihre Bedeutung)* [1].

---

[1] Rappelons que, en 1935, M. Manitius a groupé les résultats de ses nombreuses études consacrées à la tradition des Classiques dans un travail intitulé : *Handschriften antiker Autoren in mittelalterlichen Bibliothekskatalogen* (Supplément au *Zentralblatt f. Bibliothekswesen*, LXVII). De précieux renseignements sur la survie des Anciens peuvent nous être également fournis par les *florilèges* médiévaux (cf. *infra*, p. 32) *(N. d. tr.)*.

PALÉOGRAPHIE

Le recours constant aux manuscrits qu'implique la pratique du latin médiéval n'en constitue pas le moindre intérêt, mais, pour les lire, il convient d'apprendre à déchiffrer correctement les anciennes écritures. On s'initiera à la paléographie en étudiant à fond, en s'aidant d'un manuel approprié, un manuscrit de difficulté moyenne, pour passer ensuite au déchiffrement de planches paléographiques ; il a paru et il paraît encore des recueils de fac-similés et des reproductions de manuscrits excellemment présentés. A défaut d'originaux, l'apprenti paléographe recourra à l'un de ces albums.

Les abréviations toujours plus nombreuses qu'offrent les apographes récents ne manqueront pas d'embarrasser le débutant : le *Dizionario di abbreviature latine ed italiane* de A. Cappelli (Milan, 1929, 3e éd. revue et corr.), bien que déparé par de nombreuses fautes, pourra lui être de quelque utilité ; le *Lexicon diplomaticum abbreviationes syllabarum et vocum.. exponens* de J. L. Walther (Ulm, 1756, 2e éd.) est d'un emploi plus sûr. Il s'entend qu'il est de loin préférable de s'exercer à résoudre les difficultés sans l'aide de ces clefs, mais seule une longue pratique permet d'obtenir un tel résultat ; au surplus, l'emploi d'un bon manuel de paléographie (cf. *infra*) reste toujours recommandé.

La paléographie a pour but le déchiffrement des manuscrits, sans doute, mais la science moderne lui a assigné des fins bien plus larges : elle doit nous apprendre à connaître les formes particulières que l'écriture a prises dans les différents pays et aux diverses époques (par exemple : les écritures irlandaise et anglo-saxonne, l'écriture bénéventine, l'écriture de Tours, l'écriture de Cologne, etc ; voyez : W. M. Lindsay, *Early Irish minuscule script*, 1908 ; E. A. Loew, *The Beneventan script*, 1914 ; E. K. Rand, *A survey of the manuscripts of Tours*. I-II, 1929 ; E. K. Rand-L. W. Jones, *The earliest book of Tours, with supplementary description of other manuscripts of Tours*. 1934 ; L. W. Jones, *The script of Tours in the tenth century* (SP XIV, 1939, pp. 179-196) ; L. W. Jones, *The script of Cologne from Hildebald to Hermann*, 1932) ; elle doit nous montrer l'influence exercée par les *scriptoria* les plus importants ; nous apprendre à connaître les formes qu'affectent les abréviations plus nombreuses d'époque à époque ; nous initier aux diverses possibilités de lectures fautives et nous faire voir l'influence de ces mélectures sur la tradition manuscrite.

La bibliographie du sujet est très étendue. Pour les ouvrages parus avant 1906, on consultera L. Traube, *Zur Paläographie und Hand-*

schriftenkunde (*Vorlesungen und Abhandlungen* I, 1909, pp. 60-76) [1]. Contentons-nous de mentionner les recueils de facsimilés suivants [2] : E. CHÂTELAIN, *Paléographie des classiques latins* (Paris, 1884-1902) ; F. STEFFENS, *Lateinische Paläographie* (Berlin-Leipzig, 1929, 2e éd. ; éd. franç. de R. COULON, Trèves, 1910) ; W. ARNDT-M. TANGL, *Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Paleographie* (Berlin, 1904-1929). L'ouvrage monumental de A. CHROUST, *Monumenta paleographica* (Munich, 1902-1928) est digne d'une attention toute spéciale, mais il est clair qu'il ne peut être employé pour l'enseignement.

Parmi les ouvrages consacrés à l'étude des abréviations, il convient de citer en tout premier lieu les *Nomina sacra. Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung* de L. TRAUBE (1907). Sur les traces de Traube, W. L. LINDSAY et L. SCHIAPARELLI ont respectivement écrit : *Notae latinae, an account of abbreviation in latin Mss. of the early Minuscule Period* (c. 700-850) (1915) [3] et *Avviamento allo studio delle abbreviature latine nel medio evo* (1926).

Citons enfin les manuels de paléographie de E.M.THOMPSON, *A Handbook to Greek and Latin Paleography* (Londres, 1924, 4e éd.) ; M. PROU, *Manuel de paléographie latine et française* (Paris, 1924, 4e éd. ; contient un dictionnaire d'abréviations) ; B. BRETHOLZ, *Lateinische Paläographie* (Lpz. — Berlin, 1926, 3e éd.) ; P. LEHMANN, *Lateinische Paläographie* (avec H. DESSAU, *Lat. Epigraphik*, Leipzig Berlin, 1925, 3e éd.).

On pourra consulter en outre la revue *Paleographia Latina*, fondée par W. M. LINDSAY, et dirigée par lui (I-V, 1922-1927) [4]. Rappelons encore pour mémoire l'étude trop peu connue de W. MEYER, *Die Buchstabenverbindungen der sogenannten gothischen Schrift* (Berlin, 1897). — On trouvera des renseignements sur la technique de l'écriture dans W. WATTENBACH, *Das Schriftwesen im Mittelalter* (1896, 3e éd.).

Sans doute n'est-il pas sans intérêt de signaler que dans la plupart des grandes bibliothèques et dépôts de manuscrits on peut se procurer à des prix assez bas des photographies de manuscrits en blanc sur noir (épreuves négatives). Ces reproductions, partielles ou totales, sont d'un usage fort pratique et très répandu ; elles ne suppléent toutefois le manuscrit que dans une certaine mesure [5].

---

[1] Pour les ouvrages publiés entre 1906 et 1930, on pourra voir les répertoires suivants : H. NÉLIS, *L'écriture et les scribes*. Bruxelles, 1918 (jusqu'en 1914) ; P. SATTLER et G. VON SELLE, *Bibliographie zur Geschichte der Schrift bis in das Jahr 1930* (Linz, 1933). Les publications parues après 1930 se trouvent mentionnées dans les revues spécialisées ; on consultera toujours utilement la partie bibliographique de la *Revue d'Histoire Ecclésiastique* (Louvain). Au nombre des ouvrages récemment parus, il y a lieu de citer l'étude de J. DESTREZ, *La pecia dans les mss. universitaires du XIIIe et du XIVe s.* (Paris, 1935), travail appelé à révolutionner la critique textuelle du moyen âge *(N. d. tr.)*.

[2] On trouvera une bibliographie étendue, mais non complète, des recueils de planches paléographiques dans l'ouvrage de H. OMONT et P. LAUER, *Liste des recueils de facsimilés et des reproductions de manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1935, 3e éd. *(N. d. tr.)*.

[3] Cfr. D. BAINES, *A supplement to Notae Latinae* (Cambridge, 1936) *(N. d. tr.)*.

[4] Signalons que, depuis 1947, paraît à Bruxelles un périodique intitulé *Scriptorium Revue internationale des études relatives aux manuscrits* *(N. d. tr.)*.

[5] Signalons que l'on pouvait trouver autrefois, dans la première livraison de chaque année de la *Philologische Wochenschrift*, sous la rubrique *Handschriften-Photographie*, une liste (avec adresse) des photographes qui, dans chaque ville, exécutent des photographies de manuscrits et rappelons que l'*Institut de Recherche et d'Histoire des textes* (87, rue Vieille du Temple, Paris IIIe) constitue une collection de photographies sur microfilm des manuscrits les plus importants de France et de l'étranger et met à la disposition des lecteurs, outre les agrandissements de ces photographies, une bibliothèque spécialisée et des fichiers de documentation *(N. d. tr.)*.

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie du Journal de Genève, Genève